

LETTRE
MISSION DE FRANCE
AUX
COMMUNAUTÉS

93

Portes de l'aurore

Prisons...

**Des hommes
aux brèches ouvertes**

Une humanité de pèlerins

A travers un plexiglas

**Délinquance,
production sociale**

**Avec Paul
un couple
au service de l'Évangile**

**La Santé
dans le Tiers-Monde
une tâche pour l'Église**

**Informations et nouvelles
Tanzanie, Japon**

**La police cherche en tout homme un assassin.
Les sages et les philosophes cherchent
dans tous les assassins un homme.
Et nous chrétiens, dans tous les hommes,
nous cherchons Dieu.**

Virgil Gheorghiu.

Sommaire

	Pages
<i>Portes de l'aurore</i>	
Philippe Plantevin	2
<i>Prisons</i>	
Des hommes aux brèches ouvertes	
Henri Pommier	8
Une humanité de pèlerin	
Pierre Raphaël	13
A travers un plexiglas qui laisse transparaître surtout ce qui sépare	
Marie-Thérèse Millet	17
La délinquance, une production sociale	
Arnaud de Vaujuas	22
<i>Avec Paul</i>	
Un couple au service de l'Evangile	
Pierre Derouet	26
<i>La Santé dans le Tiers-Monde</i>	
Une tâche pour l'Eglise	
Jean-Marc Ela	43
<i>Informations et Nouvelles</i>	
Noël 1981 en Tanzanie	
Yves Marche	54
Le monde ouvrier au Japon	
Eugène Juguot	56

Portes de tous les enfer-mements volontaires,
Fermé pour cause de « pas d'emmerde »...
L'enfer, c'est les autres ;
phrase célèbre de J.P. Sartre dans « Huis-Clos »,
tout un programme !...
Et portes de tous les enfermements de force
pour baillonner les prophètes
« Celui qui dit la vérité
il sera exécuté » (Guy Béart)

Sur la colline de Mazille, en Saône-et-Loire,
Le Carmel de la Paix.

Nous voici là,
après tant de mois dans Paris
la grand-ville aux mille portes.
Un calme presque oppressant,
l'infini de l'horizon au soleil couchant,
le vent propre
au souffle long renforçant ce silence oublié
et surtout plus de porte,
plus aucune porte...
Alors ?

Alors je me suis dit :
est-ce à cause de l'absence de porte au désert
que c'est là, **au désert**,
que **Dieu nous appelle**, de temps en temps,
pour « nous parler au cœur » ?
Ici, c'est difficile de s'enfermer,
de rester prisonnier du monde ou de soi,
d'échapper à Dieu,
et cela,
depuis le début de notre Histoire Sainte :
Abraham, Moïse, Elie, Jean-Baptiste,
Térèse d'Avila
parcourant le plateau désertique de Castille,
Charles de Foucauld...
Au désert, pas d'excuses possibles,
pas de fuites ;

Dieu nous tient tendrement au collet...

Et je me suis dit encore :
Est-ce par ce que Dieu ressemble au désert ?
En lui, aucune porte, aucun mur,
aucune limite, aucune fermeture...
Ouverture totale, accueil et don infinis,
échange et souffle éternel,
Père, Fils, Esprit,
plénitude d'amour
que certains, par grâce, ont entrevue
à la mesure de leur pauvreté,
de leur attente, de leur silence...
et c'est la « béatitude »
le bonheur de Dieu !
« Heureux les cœurs purs
ils verront Dieu ».

Et je pense
- puisque c'est l'année Térèse d'Avila -
à la vie si différente et si proche
des carmélites et des prêtres de la Mission
qui explique sans doute leur longue amitié.

Les Carmélites sur leur colline de plein vent
de silence inlassable
où parvient, je le sais, avec force
le murmure de notre humanité
« la rumeur d'une foule immense » (Apocalypse 19, 6)
perçue justement grâce au silence...
Elles sont là-haut
comme la confiance de la terre à Dieu,
veilleuses vivantes à la porte
entre Dieu et notre race humaine
marchant à tâtons...
Oui, Dieu est possible ;
ces femmes que l'on croirait prisonnières
Le chantent en toute liberté et bonheur,
C'est sûr !

En nous, les hommes de la Mission,
renvoyés sans cesse, par vocation,
comme Jonas, dans la ville aux milliers de portes,
coincés parmi les multitudes,
entraînés dans les rouages d'une économie mondiale
qui fait beaucoup de bruit
mais n'arrive à guère mieux
qu'un engrenage de misères
pour « toujours-les-mêmes »...
et pourtant espérant
avec hommes, femmes, jeunes de bonne volonté
cognant avec eux à la porte
de la justice et de la paix possibles,
d'un monde sans verrous
où chacun pourrait
« vivre heureux auprès de son arbre ».

Mais cela, c'est l'enthousiasme secret
de tous les croyants
et de tous ceux qui, dans ou hors l'Eglise,
prennent chaque jour **la porte de service**,
vous savez, cette porte cachée
qui arrive directement dans la cuisine
pour ne pas troubler les maîtres...

Oui, il faut le dire,
beaucoup empruntent ces portes cachées...
sans doute
par un instinct très pur de l'Evangile
qui, à chaque page ouverte, parle du « Service ».
« Il se noua un linge à la ceinture
et se mit à leur laver les pieds »...
Je pense à tant de mères de famille,
à ces petites sœurs
qui piquent des fesses à tour de bras
et de toutes les couleurs,
puis écoutent, sourient, encouragent...
et disparaissent...
porte de service.

J'aime aussi la définition du célibat
donnée par un jeune qui va être ordonné :
« ... comme un service des plus démunis ;
non pas une planque tranquille,
mais plutôt comme une cabane de cantonnier
bien en vue, **la porte toujours ouverte...** »

Eglise de cantonniers,
nous proclamons l'Amour de Dieu
pour tous les humbles de la terre
avec nos sœurs de là-haut sur la colline :
Il élève les humbles... Magnificat !

En attendant
« Sois donc fervent...
Voici, je me tiens à la porte et je frappe.
Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte,
j'entrerai chez lui
et je prendrai la Cène avec lui
et lui avec moi » (Apocalypse 3, 20).

La Cène, **dernière porte**,
porte de nuit, celle de la conversion ;
du péché qui tue l'âme du monde
à la vie du Dieu Vivant ;
porte de l'aube
« de bon matin, avant le jour,
Marie de Magdala se rend au tombeau
et elle voit :
La pierre a été enlevée du tombeau »...
Porte de l'aurore...
Jésus lui dit : « Marie »
Elle Le reconnut... « Rabbouni ».
Jésus ajoute :
« Ne me retiens pas...
Va trouver mes frères... »
Allons trouver nos frères.
« Je ferai du Val d'Akor (du malheur)
une porte d'espérance.

Philippe Plantevin

Prisons

et vous m'avez visité

« Depuis quelques mois je travaille dans le service social pénitentiaire ; mes premières impressions sont rudes. La prison m'est apparue comme un monde où tout est contrôlé, surveillé, transcrit, classé, archivé. Le détenu est identifié par son numéro d'écrou et le moindre écart au règlement est sanctionné. Il est vrai que l'administration pénitentiaire a pour mission la garde et la surveillance de ceux qui ont transgressé la loi. Malgré certains aménagements, l'aspect humanitaire me paraît le parent pauvre et le fonctionnement infantilisant pour la personne.

Le vécu dans les prisons est éprouvant pour ceux qui s'y trouvent, privés de liberté, mais aussi pour ceux qui y travaillent, chacun quelqu'il soit, et ici certainement plus qu'ailleurs, à la recherche de la confiance de l'autre, alors que bien souvent règnent la méfiance, la contrainte, la suspicion ; avec le risque — pour les salariés — de s'habituer et ne plus percevoir l'insolite de ces comportements.

La deuxième mission de l'Administration pénitentiaire est la réinsertion sociale ; mais la majeure partie des personnes incarcérées était-elle insérée avant leur arrestation ? Le nombre d'étrangers représente un pourcentage important et les jeunes, cas sociaux, les toxicomanes... les chômeurs, les sans qualification professionnelle sont de plus en plus nombreux.

Une institution qui a entretenu, à travers les siècles, l'aspect exclusion, peut-elle aujourd'hui, sans une réforme profonde, répondre aux exigences du respect de la dignité humaine ?

La dégradation psychologique et sociale d'un certain nombre de détenus me paraît inquiétante. Les longs temps morts ne sont pas source d'équilibre ou de rééquilibrage pour des personnalités déjà fragilisées, blessés par le vécu antérieur. Que faire pour qu'un détenu espère pouvoir retrouver un travail et la considération sociale de son environnement ? Bien souvent, il se retrouve dans une situation très difficile, au moment de la Libération ; donc vulnérable et le cercle vicieux - chômage - vol - prison reprend son cycle infernal. Le travail social, dans ce contexte, est un travail de fourmi ; il comporte une exigence de grande disponibilité pour écouter, comprendre les agressivités, les angoisses de ces personnes bien souvent bafouées, défigurées, au bord de la désespérance. Quelle somme de souffrance derrière les murs d'une prison !

Résonne souvent en moi la conclusion d'une lettre d'un homme m'écrivant quelques jours après sa libération : « N'oubliez jamais qu'un détenu n'est pas un n° d'écrou, mais un homme ou une femme qui cherche le salut comme tout le monde ».

Eprouvée en profondeur par ces confidences de grande souffrance, ma prière se nourrit de la prière des Psaumes, et le désir de partager avec des chrétiens engagés dans un travail dans les prisons me paraît indispensable pour dynamiser l'Espérance missionnaire ».

Sophie.

Ces « premières impressions » ouvrent une série de témoignages de personnes diversement engagées dans l'univers carcéral : Henri Pommier, prêtre d'une équipe associée, est aumônier de prison à Poitiers. Pierre Raphaël, prêtre de la Mission de France, se trouve depuis plusieurs années chez les Petits Frères de l'Evangile à New-York (Manhattan). Marie-Thérèse Millet est assistante sociale au centre Médico-Psychologique régional pénitentiaire de Paris. Arnaud de Vaujuas, actuellement en formation vers le ministère presbytéral à la Mission de France, a été interne en médecine à Fleury-Mérogis, de juillet 1980 à août 1981.

des hommes aux brèches ouvertes

Henri Pommier

La prison, c'est tout un monde ! Qu'est-ce que la prison ? Voici la réponse de Michel. C'est la réponse d'un détenu parmi d'autres.

« Pour moi, la prison, c'est l'incarcération, l'identification du prévenu, le numérotage, l'étiquetage, la fouille. Non, ce n'est pas encore l'humiliation ; car viennent l'interrogatoire, les photos de la P.J., l'anthropométrie, le règlement intérieur où l'on apprend rapidement les sanctions. Enfin, on réalise vraiment les contrôles, la surveillance des gardiens et le tintement de leurs clés.

La prison, c'est le havre de prédilection pour les pauvres, les rejetés de la société, les bandits, les désœuvrés, les crapules, les orphelins, les bannis ou les incompris...

La prison, c'est l'élimination temporaire ou totale des délinquants et des criminels. C'est la conséquence du mal passé et la prévention d'un mal futur... La prison, c'est l'amendement du détenu. C'est le besoin de satisfaire une Justice, c'est le droit de punir.

La prison, c'est le châtiment majeur, l'isolement des siens, même des plus proches. C'est le meilleur alibi de l'apprentissage de la paresse, c'est aussi, pour certains, un titre de gloire, une approche du crime, le rendez-vous des bandes. C'est le centre d'initiation du vice et de la comédie humaine.

C'est encore l'amitié d'un instant ou de toujours. Ce sont les déceptions, les bagarres, la répression, la haine ou les révoltes intérieures...

La prison, c'est la privation de la liberté : privation de l'air que la nature nous donne, éloignement des villes et de sa propre famille. C'est la fin de l'ambition du désir et, pour certains, celle de l'amour...

La prison m'a appris quelque chose, celle de découvrir la sensibilité et l'émerveillement devant le vol d'un insecte ou de l'oiseau qui se pose sur l'un de mes barreaux... La prison, c'est la lutte avec soi-même, avec les autres, mais surtout avec le temps...

La prison, c'est la visite espérée, la lettre attendue, la poignée de main d'un visiteur ou le sourire d'un ami. C'est l'espérance d'une libération proche ou lointaine. C'est le

retour sur soi-même, les regards sur son passé, l'oubli du présent et l'illusion de son avenir...

La prison, c'est l'odeur indéfinissable de la misère, c'est la femme perdue ou la photo jaunie... et une larme sur la joue. C'est la solitude mortelle d'une souffrance constante ».

Avant d'entrer en prison, j'avais parcouru quelques notes de mon prédécesseur et j'ai retenu qu'un jour, le Pape Paul VI en visite à la prison de Rome « Regina Coeli », avait déclaré aux prisonniers rassemblés : « Je ne peux rien pour vous... mais avec vous je viens, je suis envoyé » ; et, ce jour là, lui, le Pape, reçut des cadeaux offerts par les détenus. Leur situation fait que les uns et les autres commencent par me demander quelque chose... par ce biais au moins, ils prennent la parole et ils la gardent, puisqu'ils savent bien qu'à l'aumônier, au prêtre, on peut tout dire sans être jamais jugé ni condamné ni même être regardé de travers.

Je m'en vais en prison trois à quatre fois par semaine, mais surtout un après-midi, le samedi, et le dimanche matin.

En semaine, une lettre, un coup de téléphone et me voici face à celui que j'appelle bientôt par son prénom : nous faisons connaissance et j'écoute... Chacun s'efforce de se raconter et on s'aperçoit qu'il y a du chemin du délit à la faute et de la faute au péché !

Et on arrive ensemble au seuil de la maison de famille entr'ouverte mais aussi quelquefois délibérément bloquée : des relations soudainement interrompues se renouent difficilement et certaines semblent désormais impossibles. On revient alors à la vie en détention, aux compagnons de cellule ou de promenade : le régime carcéral unique et la promiscuité des hommes aux multiples genres de délits, ne font qu'accentuer la différence des sensibilités « à fleur de peau » comme le manifestent les tatouages, points de repères d'un séjour plus ou moins fréquent et prolongé... L'unanimité des sentiments ne se fait que sur la grande méfiance qui règne entre eux, sur le climat sous pression et la peur du dehors.

Le dimanche, on se rencontre pour la Parole et pour la Messe, de 8 h à 9 h 45. Une fois installés, les prisonniers désignent quelqu'un ou bien c'est d'emblée un volontaire qui lit l'évangile du jour. Pour amorcer l'échange, je livre mes réactions personnelles à cette Parole et surtout ce que je crois... pour accueillir aussitôt les mots ou expressions qui n'ont pas manqué de faire choc et provoqué des répliques assez inattendues : « Je suis la Porte » ; pourvu qu'il s'agisse d'une porte ouverte sur l'extérieur !

« Vous êtes la lumière du monde » — et on nous dit : t'es pas une lumière ! Peuple de Dieu, peuple de nomades : vivre en somme à la manière des routards !

L'argent et les riches : les riches se font toujours avoir par l'argent ! « Ne restez pas là-haut sur la montagne » : prenez la clé des champs ! Le désert, c'est un autre monde, là où on voit des choses qu'on espère ! Jésus mal vu, mal compris, au visage défiguré : ce Jésus ne fait pas partie du passé et je le vois autrement tous les jours, car les réalités de la vie sont différentes et Jésus fait partie de la vie !

S'ils reconnaissent que les paroles de l'Evangile sur la vraie justice, sur la liberté sont « acceptables », ils se demandent dans quelle Société et pour quels hommes.

On essaie de préparer ensemble les Fêtes de Noël et des Pâques pour introduire quelque nouveauté dans nos célébrations : chants, gestes plus significatifs... Ainsi la messe commence non pas par le « prends pitié » mais plutôt par « Seigneur, regarde-nous, n'aie pas peur de nous ! » et après un parcours de prières et de textes, je passe de l'autre côté... Il s'opère alors un certain décrochage et je me contente d'intervenir « le plus humainement possible » : ne me laissez pas seul, allons ensemble jusqu'au bout... mais il y a quand même des célébrations difficiles. Par contre, que « mes paroissiens » aient pris l'initiative de disposer des bancs en arc de cercle, de m'indiquer la place à occuper près de l'un ou l'autre, qu'ils ne mâchent pas leurs mots dans nos dialogues en privé comme en public, n'est-ce pas le signe d'une présence nouvelle qui nous réunit un moment ?

S'il arrive que certains refusent de me rencontrer, ils s'étonnent cependant de me voir attendre tout seul... et l'un d'eux est venu me rejoindre après coup. Ils s'étonnent aussi de ce que je vienne en prison quand il fait si beau dehors, et si on ne parle pas de religion (ce qui ne saurait tarder), ils s'interrogent sur le « pourquoi » de mon passage : « il faut être dingue pour s'enfermer ici avec vous ! » et ils ajoutent : « faut pas croire qu'on vienne pour la messe... ».

Avec eux, je m'étonne, je m'interroge : je les ai entendus se donner rendez-vous le dimanche — je les vois se saluer, — s'accueillir, — me prendre à part et me confier une intention de prière, — et quand ils me disent : « les curés, dehors, nous on s'en fout.. Mais ici c'est autre chose », c'est donc qu'ils me font la grâce de m'accueillir...

« Vous ne savez pas ce que c'est que d'être en prison » — « Vous ne pouvez rien contre le système »... C'est vrai ! je me sens si démuné que cela doit se voir, puisqu'ils veulent bien m'apprendre des choses, leur langage mais aussi qu'ils sont capables d'insister à temps et à contre-temps, d'écrire tous azimuts, et pour ne pas subir plus longtemps, de tenter l'impossible. Avec eux et comme eux, je me vois capable de manifester l'importance que j'attache à une rencontre avec un homme quelqu'il soit, de me rendre libre pour lui donner tout le temps.

A écouter les prisonniers, j'apprends que décidément l'homme c'est toute une histoire qu'on se permet d'arrêter à un moment difficile, en le coupant net de ses relations les plus proches, en lui collant une étiquette des plus honteuses, car la justice a de la

mémoire et ne pardonne jamais... et la presse soigne les titres de ses articles sur les affaires judiciaires !

Qu'on réduit des hommes à n'être-que-ce-qu'ils-ont-fait-dans-le-passé, si bien que dans les journaux, je ne cherche plus ce qui s'est passé, mais je voudrais essayer de comprendre ce qui est arrivé à celui-ci ou celui-là... Les prisonniers sont des hommes qui présentent des brèches ouvertes : au souvenir de leur maman, de leur enfant ou de leur femme. Etre appelé souvent au parloir, recevoir de la correspondance les valorise aux yeux des autres, même s'il faut en prison cacher, ses émotions... étouffer ses cris.

Qu'on en fait des êtres inutiles... de là à devenir « inutilisables » ! Ils n'ont rien à faire ou presque, ils laissent courir leur imagination, ils sont à l'affût de n'importe quelle nouvelle, au risque d'informations incontrôlables ou démesurées. Une réflexion en dit long : « On veut faire de nous des agneaux... moi, je n'accepterai jamais d'être un mouton ».

Que ces hommes sont marqués par des échecs qui deviennent vite, pour eux et pour leurs familles des catastrophes : comment en sortir quand on se sent battu d'avance ? Je commence à comprendre pourquoi ils me demandent : comment me voyez-vous ? » — « J'essaie de me connaître » — Quelles découvertes alors quand Jacques me fait lire ses poèmes, quand un autre me récite par cœur du Khalil Gilbran, quand on m'écrit des pages entières sur les chemins de la délinquance et quand nous pouvons admirer ensemble de jolis dessins... ! On se prend à se réjouir et puis, sans vous prévenir : « Vous savez, ici, c'est le purgatoire, mais dehors, c'est l'enfer ! ».

Que l'homme livré à lui-même est bien seul : chacun a son secret et je n'ai pas le droit de le violer, c'est-à-dire de chercher à savoir ce qu'il deviendra lorsqu'il sortira... et si je me posais ce genre de question, je n'aurais plus ma place près des prisonniers...

Et pourtant, ces hommes et femmes enfermés, ces jeunes m'ouvrent bien des portes :

celles de leurs familles, puisque je rencontre aussi des parents et des amis ; un détenu a pu retrouver son fils ; j'ai préparé et célébré un mariage en prison... j'entre souvent à la suite des femmes et des petits qui viennent en visite...

la porte du tribunal que j'ai franchie le jour où le condamné m'a demandé de l'accompagner, ce qui a changé nos relations suivantes...

la porte de groupes de jeunes interrogés par ces hauts murs de la prison...

la porte d'adultes soucieux de voir ces hommes et femmes sortir de prison, comme d'autres sortent de l'hôpital ou de telle situation d'infortune...

la porte de telle ou telle famille qui peut enfin parler d'un fils, de proches, mal vivants parmi d'autres paumés ou marginalisés...

Ces prisonniers m'ouvrent enfin les yeux sur mes propres prisons : mes idées bien arrêtées, jugements rapides, mes ornières que je prends pour des chemins aisés, mon confort... Ces murs invisibles qui s'élèvent entre nous à cause d'un mot, d'un geste ou de rien du tout, par simple indifférence. Ils me font trouver bon tous ces brins de liberté : aller en forêt, respirer, apprécier les choses gratuites de la vie : le soleil, les fleurs et leur parfum, les oiseaux jamais inquiets, tout qui s'étend au large... Ils me font croire de plus en plus au regard, au sourire d'un homme...

« Depuis que vous allez en prison, vous n'êtes plus le même », m'a-t-on dit ; plus le même prêtre sans doute, parce que plus le même homme. Prendre le temps de vivre, me libérer pour être plus disponible à tout ce qui ne va pas de soi, et surtout à tous ceux qui ne vont pas comme tout le monde, accueillir chacun dans sa différence et aussi avec ses possibilités, sans vouloir que tous cheminent au même pas... c'est un Evangile à écrire avec les autres au jour le jour.

C'est vrai : Dieu n'aime pas les prisons... mais comme il doit aimer les prisonniers ! parce que ces hommes savent bien qu'ils ne s'en sortiront pas tous seuls — parce qu'il y en a qui paient au prix fort quelques années de vraie liberté !

Oui, c'est passionnant d'être prêtre avec les prisonniers, passionnant au sens le plus humain ; ça fait mal, ça fait rudement aimer...

une humanité de pèlerins

Pierre Raphaël

« L'homme était assis, prostré ». A quoi ça sert la prière ? A quoi sert Dieu ? Je ne l'entend pas. Ça fait six ans — J'ai tout perdu. Je suis une « victime des circonstances »... Je suis ici pour homicide ; celui qui aurait pu dire exactement ce qui s'est passé ne l'a pas fait. J'ai 55 ans, maintenant, et ma vie n'est plus rien. A quoi ça sert la prière ? ».

« Il y en a qui sont contents d'être ici, vous ne le croiriez pas. On s'habitue à tout. C'est leur vie. Certains se droguent ici, d'autres cherchent la bagarre. Moi, j'ai changé en prison. J'étais mauvais avant ; j'ai tout fait. Mon copain a été tué, ici. Maintenant je cherche Dieu ; je veux m'en sortir ».

« Toujours rumine dans ma tête cette question : Est-ce que celui qui a tué peut être pardonné ? ».

« J'ai 69 ans. Mon corps a été troué par neuf balles. Toute ma vie j'ai été un « dur ». Ici je n'ai plus de « gloire » et j'ai trouvé Dieu. Il m'a fallu attendre 69 ans ».

« Dieu m'a tout pris de ce qui était important pour moi. Maintenant il ne me reste plus que Lui ».

« Pourquoi tant de religions et de sermons ? Je ne suis pas intéressé. Pourquoi suis-je ici ? Je n'ai jamais trouvé d'aide de la part des églises. Je mourrai en prison ».

Aller quatre fois par semaine à la prison de Rikers Island et y rester chaque fois les heures, cela a quelque chose de très banal. L'habitude semble très vite neutraliser les impressions, atténuer la couleur des lieux, enterrer les apparences. Une prison n'a jamais rien eu de reluisant. Il y a même ici quelque chose d'obscur comme le fond d'un tunnel, qui n'intéresse personne. On est un peu comme dans l'univers de la spéléologie : des salles et des couloirs souterrains, parfois désolés, parfois fantastiques, univers d'ombres et de clartés, loin du monde et de ses réalités les plus coutumières.

Ce qui n'empêche pas de parler beaucoup de ce monde farouchement fermé : bâtiments surchargés, mouvements de population, tensions... Journaux et télévisions en font souvent des reportages plutôt spectaculaires. Là n'est pas mon propos ! Comme prêtre, il m'est

donné de connaître une partie de Rikers Island depuis près de deux ans. Connaître, voir, éprouver, écouter, être là avec l'Evangile comme ultime prétention et dangereuse référence, c'est — je l'apprends et le réapprends — une aventure, une brûlure parlant de Jonas et de Job, des Psaumes... Une irruption de la Parole biblique qui secoue de fond en comble les hommes de tous les temps. Ce n'est plus au niveau épidermique de l'émotion, si facile dans les premières impressions. C'est un combat qui se joue là au plus profond. Combat de tous les âges, celui de l'espérance ou du désespoir, du mystère de l'homme et du mystère de Dieu.

C'est pour cela d'abord, pour cette condition humaine-là, que j'ai envie de dire et de creuser la part d'expérience qui meuble mon temps de présence là-bas. Je le fais aussi parce que, en parcourant cette jungle d'agressions et de frustrations que peut être si facilement une prison, arrive vite la conviction d'un risque et d'un piège. On parle tellement de « stress » aujourd'hui ! Ce qui arrive quand il y a mobilisation de beaucoup de réserves... Tenter d'exprimer, de recentrer ; s'empêcher, à propos d'une cascade de pressions ou d'obstacles tellement quotidiens ici, d'être tout simplement englouti ! Même s'il ne s'agit que d'une part de ma vie ? J'essaye de prendre ce recul qui est toujours un repos. J'écris ces quelques pages parce que je voudrais aussi partager avec d'autres un peu de ce ministère, rempli, comme tout ministère, de l'apport et des débats de tous. Dire à d'autres, se laisser questionner, c'est ainsi l'Eglise, faisant son pain de mille graines et absorbant comme une éponge toutes les actualités du temps.

Je suis aumônier catholique dans trois blocs de la prison de Rikers Island où environ 3 500 prisonniers sont incarcérés : l'hôpital, la maison de détention pour hommes et le centre Anna M. Cross qui sert de lieu de réception pour ceux qui arrivent à la prison. Une petite sœur de l'Evangile partage aussi pleinement ce ministère. Je ne saurais dire l'importance d'un travail d'équipe, ici, d'une mise en commun de fond, d'une prière portée à plusieurs. Notre travail déborde de la prison. Il faudrait dire ce qui se fait avec les familles des prisonniers... Il y a aussi d'autres aumôniers appartenant à d'autres confessions. Je passe une moyenne de vingt heures par semaine avec les prisonniers, je les vois soit individuellement, soit en groupe au moment de l'Eucharistie, de rencontres de Bible ou de journées de retraite. Ces dernières sont incontestablement des moments forts et, semble-t-il, des plus qualitativement efficaces, au cours desquels on voit d'une manière tangible s'opérer de véritables transformations. C'est pour cela que nous avons pris le rythme d'une journée tous les trois mois, dans chacun des blocs. La préparation et l'investissement sont tels que c'est vraiment le maximum que nous puissions entreprendre. Le fait d'avoir la possibilité de rester avec les prisonniers depuis 9 heures jusqu'à 17 heures, de manger avec eux à midi et de finir la rencontre par quelques fruits, gâteaux et rafraîchissements ;

permet de se dire au soir de ces journées : une communauté est née. Un air est changé, un désert s'anime, des portes s'ouvrent. Une église est là, vivante de peines, de misères et de joies, cherchant et adorant Jésus, célébrant la foi. Il y a des pleurs, des rires, des silences qui ne trompent pas. Il y a un « ailleurs », un « autre chose », tout à coup, au milieu de nous ; une respiration à nouveau possible, une humanité de pèlerins réels sur une route.

Je ne voudrais rien majorer et surtout ne pas donner l'impression d'une ferveur facile, fabriquée de toutes pièces. Passer d'un artificiel « froid » à un autre artificiel « chaud ». Se distraire de l'énorme ennui de tant de journées, cuirassées d'absences, en « jouant » à la foi, en tentant une expérience, disons mystique (on dit que les prisonniers lisent sept fois plus quand ils sont incarcérés que quand ils sont dehors ; et la Bible est ici le livre le plus distribué). Je sais, d'autre part, qu'il y a une coupure telle d'avec la réalité normale du dehors que toutes les fantaisies, les illusions et les influences sont possibles et peuvent fourvoyer. Une seule chose compte : le bout de la route sera finalement la seule garantie et la signature d'une fidélité gagnée et trouvée, d'une découverte accomplie, d'un essentiel atteint. Et bien souvent tout cela sera le secret de Dieu en dépit de toutes les apparences. Mais ce qui nous frappe, ici, d'emblée, c'est la forme collective de cette transformation, dans une prison, les ressources cachées de tant de figures blessées surgissant comme une source. Oui, ce long temps ensemble est puissant. Il accroche et va profond. Est-ce trop de dire qu'il donne une joie d'Eglise, chacun expérimentant sa part ? Pourquoi donc est-ce si fort ? D'abord ce sont sans doute les thèmes choisis, décapés en quelque sorte, le dos au mur, sans autre appui que la situation si particulière où l'on se trouve. Le mystère de Jésus nous parlant de petits, de vérité, de liberté et de pardon. On écoute les mots universels de l'Evangile (Jo 8 : 31-32, Mt. 11 : 25-30, Luc 15 par exemple) et, par le ministère si réciproque de tous ceux qui sont là (une bonne vingtaine chaque foi, parfois plus de trente), on y baigne nos vies. Nous avons pu même obtenir les services d'un ami docteur parlant l'espagnol pour ceux qui ne comprennent pas l'anglais. A la parole faite chair de Jésus, répond la nudité des situations débarrassées de tant de masques et arrivant à célébrer un « oui » à la grâce. L'Eucharistie en est bien sûr le sommet, une eucharistie préparée, chantée, priée par tous, debouts et serrés autour de l'autel...

Tout cela se répercute dans les rencontres en semaine et les eucharisties du dimanche, celles-là par contre bien plus soumises aux aléas des imprévus qui ne manquent jamais d'arriver dans pareille institution. Ici, dans un block, à trois ou quatre, on lit la Bible tous les soirs. Là, on dit le chapelet, on mémorise des chants, on prépare des intentions de prière pour l'Eucharistie, on fait révision de vie sur le passé, le présent, on porte ensemble : le procès qui vient, les drames de ceux qui attendent dehors, la maladie, etc. Vagues après vagues, c'est la découverte chaque fois renouvelée qu'il y a des

frères, ici, avec une richesse commune à trouver, à partager : le Christ, un Christ toujours plus près, toujours plus donné, toujours plus sauveur.

Et pourtant ce n'est pas un monastère, c'est une prison, avec ses ténèbres, sa violence et ses éclats soudains, dont seuls les témoins ont idée. Un tragique éparpillé, fait d'attentes avortées, de brisures répétées, de longues histoires de misère, et des mille façons de laisser le pas à l'animalité, dont les plus faibles font les frais. Et le bruit des avions décollant de l'aéroport tout proche n'est qu'un des aspects de ces existences tant de fois marquées de dérision. Cet aperçu n'est en rien une évaluation de tous les échecs et de tous les rouages de l'univers carcéral. Encore une fois les analyses ne manquent pas. Mais je ne voudrais pas terminer maintenant sans faire deux citations. Elles me restent comme des lumières.

« La police cherche en tout homme un assassin. Les sages et les philosophes cherchent dans tous les assassins un homme. Et nous les chrétiens,, dans tous les hommes nous cherchons Dieu. Dans tous les hommes, assassins compris. Et chacun trouve ce qu'il cherche. La police trouvera l'assassin, les philosophes trouveront l'homme dans les assassins. Et nous, nous trouverons Dieu. Dans chacun de nous ! » (Virgil Gheorghiu).

« De tous temps le Seigneur a découvert aux hommes les trésors de sa sagesse et de son esprit, mais maintenant que le mal fait mieux voir son visage, Dieu se découvre bien davantage... Les moments les plus obscurs de l'histoire du monde sont ceux où il y a les éclairs les plus resplendissants. Et c'est cela qui triomphera ». (Saint Jean de la Croix).

à travers un plexiglas qui laisse transparaître surtout ce qui sépare

Marie-Thérèse Millet

« Il fait soleil, quelle tristesse ! ». C'est ce que m'a dit une jeune femme (20 ans) dont l'ami est incarcéré depuis 6 mois.

Ce « cri » — et tant d'autres, si on se laisse à écouter et à entendre — traduit bien la situation de détresse de certaines familles de détenu. Ces familles : toute une population silencieuse, anonyme, mouvante, jamais dénombrée, que l'on repère aux portes des prisons et auprès de laquelle on passe un peu gêné.

Elles vivent, écartelées, deux réalités radicalement et violemment opposées.

Réalité du dedans, réalité du dehors qui se renvoient dos à dos avec ce « quelque chose » qui casse et que le temps va venir creuser et tour à tour émousser, ou mettre à vif, jusqu'à l'intolérable.

Réalité du dedans :

Les murs sont et restent infranchissables. Le monde carcéral fermé ne laisse rien passer qui n'ait reçu sa marque. Les familles qui pénètrent dans ce monde ne peuvent y échapper : blessure sans cesse avivée par les chocs brutaux des espoirs tranchés nets et par l'usure lancinante de la « bête » administrative et du temps.

Les familles apportent dans la prison ce souffle vivant dont on se méfie tant derrière les murs. L'administration pénitentiaire, énorme appareil à dévitaliser et à détruire, sait bien endiguer, pour le réduire à ses propres dimensions et selon sa norme, cet apport extérieur, étranger au système et qui risque de troubler.

De nombreuses pages ont été écrites racontant les parloirs : « du sourire aux larmes ». Que dire de plus sinon peut-être entendre et laisser résonner en nous ce qui est vécu.

Cette femme, mère d'un détenu de 20 ans. Elle s'est présentée cinq fois en un mois. Elle n'a pu voir son fils qu'une fois. Elle travaille de sept heures à quinze heures et, quand elle arrive essouffée, l'heure des parloirs est passée. Une situation parmi tant d'autres.

Telle autre qui venait pour la première fois : « Je lui avais préparé et apporté quelques affaires de toilette, j'ai dû tout remporter. On m'a dit que je pouvais lui envoyer de l'argent pour qu'il achète ce dont il a besoin ».

En prison, le seul échange matériel et concret possible (hormis la correspondance, les mandats et les livres) passe par le linge propre et le linge sale... avec liste restrictive établie.

Les démarches nombreuses, les autorisations multiples à demander et à renouveler auprès des juges d'instruction, procureurs ou directeurs, le courrier censuré, les murs, les couloirs, les portiques, les attentes... attente du jugement : les instructions sont longues — attente au moment des parloirs — attente des libérations conditionnelles dont, en fait, peu sont accordées — attente, longue attente de la libération, les familles en reçoivent et doivent en vivre les chocs et les secousses jour après jour, année après année.

Mais il est un autre mal plus sourd, plus insidieux qui ronge davantage : en prison toute communication est faussée.

Quand se croisent deux réalités opposées, il y a un réajustement constant à opérer et c'est usant. Et il n'a pour ce faire, ce réajustement, qu'un espace réduit et surveillé, un temps minuté à travers un plexiglas qui laisse transparaître surtout ce qui sépare.

Dire ce qui tient à cœur, ce qui fait la vie, ne peut se faire d'emblée ; il faut d'abord retrouver l'autre. Chacun reste avec le poids qui est le sien et qu'il ne peut partager : « Je n'ai pas voulu lui dire que le gosse est à l'hôpital » — « Je ne peux pas lui dire que ce mois-ci le loyer n'est pas payé » — « Je ne veux pas encore lui dire que ma conditionnelle est rejetée ».

Ne peut passer simplement que la banalité. Le réel des vies, joies et soucis est raboté : comment l'autre va-t-il l'entendre, l'emporter et le ressasser... ?

En prison tout prend une coloration intense qu'aucune aération ne peut venir diluer. Les murs font caisse de résonance. Si pour les familles cette aération est possible, si la respiration peut reprendre son rythme, une fois la porte de sortie franchie, ce n'est pas sans arrière pensée : « Je ne peux pas partir en vacances et le laisser » — « Vous me voyez partir au soleil... ».

Chacun reste avec ce qu'il devient sans l'autre. Le changement perçu met en évidence l'absence, la séparation et évoque le manque. Les familles peuvent rarement transmettre et partager ce qu'elles vivent car c'est renvoyer l'autre à sa cellule.

Certains détenus ne réalisent pas toujours ou réalisent trop bien la situation difficile dans laquelle ils ont laissé leur famille. La culpabilité entraînée n'est pas toujours facile à assumer et les réactions qu'elle engendre vis-à-vis des familles parfois, dures à encaisser, qui se traduit par une certaine agressivité ou indifférence ou exigences multiples et de tous ordres, comme si l'autre devait aussi s'arrêter de vivre. « Je vais envoyer ma femme et mon enfant chez mes parents à la campagne, c'est là qu'ils doivent m'attendre ». Cette réflexion peut trahir une angoisse que la jeune femme qui la reçoit doit essayer d'assumer en plus des difficultés et incertitudes de sa réalité. Cette personne (24 ans) se retrouvait sans logement avec un enfant de 8 mois. En attente d'une formation professionnelle proposée par l'ANPE, de la régularisation des allocations familiales et de chômage, temporairement hébergée chez des amis, elle envisageait d'aller dans un foyer. Pour son ami, une telle solution était impossible elle lui renvoyait son échec.

En prison, les frustrations, l'irresponsabilisation, sont telles que la libération, le dehors, ne peuvent être que rêvés. Le détenu peut aisément en oublier les contingences et les réalités que la famille souvent doit vivre ou subir seule.

La quotidienneté du détenu ne peut être que la survie car l'incarcération rend caduque tout investissement réel. Le langage n'est plus le même, la famille doit s'y adapter si elle veut maintenir une relation.

Cette réalité du dedans est distillée aux familles en plein cœur et insidieusement à chaque parloir. A chaque visite il leur faut à nouveau faire ce qu'il faut : (s'armer - se défendre ou s'habituer) pour pouvoir continuer à marcher à contre sens de ce que produit la prison. Il leur faut inlassablement apprendre et réapprendre à renouer, à retisser ce qui a été déchiré et que la prison continue à détruire.

Réalité du dehors :

Tout l'équilibre d'une famille est rompu avec l'incarcération d'un de ses membres. Tout les domaines de la vie sont touchés : matériel - affectif - sexuel - social - et il faut de plus apprendre à vivre avec le temps que l'on va commencer à compter.

Les problèmes matériels sont souvent nombreux et cruciaux. L'arrestation et le maintien en détention entraînent pour les familles des situations d'urgence pénibles et des précarités chroniques débilitantes.

« Je me suis retrouvée du jour au lendemain, seule sans argent et sans travail ». — « J'ai dû laisser le logement, mon seul salaire n'aurait pas suffi pour payer le loyer trop élevé » — « Il faut que je cherche du travail et trouve une solution pour les enfants ».

Les mandats à envoyer — les frais d'avocat — de justice ou les amendes à payer grèvent sévèrement les budgets — les frais de transport et d'hébergement pour les parloirs quand le lieu d'incarcération est éloigné du domicile pèsent lourd aussi. Et les compensations matérielles pour pallier l'absence et l'angoisse de l'incertitude et permettre un peu de souffler, elles sont saines et nécessaires mais souvent impossibles.

Toute situation de rupture fragilise.

L'atteinte affective est profonde ; d'autant plus que les familles connaissent un double isolement : isolées des leurs, elles subissent au dehors l'isolement conséquent de leur solidarité avec le détenu. « Les soirées sont longues et les week-ends pénibles » — « Ma famille ne comprend pas pourquoi je ne le laisse pas tomber » — « J'ai des amis mais je ne peux pas leur parler ; ils ne comprennent pas ».

Certaines femmes de détenus sont souvent en arrêt maladie. « A mon travail, ils ont été gentils mais je m'y sens mal depuis l'incarcération de mon ami ». Cette jeune femme est en maladie presque constamment depuis l'arrestation de son ami. Elle ne vit qu'en fonction des parloirs, craignant d'être infidèle : « Je ne sors plus, j'ai peur de le tromper ». En maison d'arrêt, il n'y a pas de parloirs libres. A Noël un détenu me disait : « j'attends chaque année ce colis » (les détenus ne peuvent recevoir qu'un colis de nourriture par an : 5 kg). « Je vais pouvoir toucher et manger ce qu'ils ont touché et préparé, la saveur n'est pas la même ». « Il y a deux ans que je ne l'ai pas touchée » — « Je voudrais pouvoir embrasser ma fille ».

Si des situations individuelles et connues sont prises en compte ponctuellement, reste l'opinion publique et d'une façon générale ce qui imprègne nos mentalités : cf. la loi Sécurité et Liberté — les procédures et les jugements — les réactions aux amnisties ou aux grâces. Cela suffit pour comprendre ce qui meut et régit dans son fond un système ségrégatif et marginalisant.

« J'ai dû déménager en catastrophe, nous étions la famille de l'assassin et les gens venaient nous voir » — « A l'école, j'ai dit que mon mari était malade et parti en sana » — « Au B.A.S. (Bureau d'Aide Sociale) quand je présente le bulletin d'incarcération, on me regarde de travers ». Vrai ou faux peu importe, c'est le ressenti, la honte. La famille est devenue paria.

D'une lettre à un détenu : « Depuis que tu as été arrêté, la mère pleure et nous n'osons plus sortir au village, c'est la honte » — « Dites lui de ne pas mettre son adresse au dos de la lettre » — « Je ne veux pas prévenir ma famille de mon incarcération, j'ai peur des réactions ».

Le mot prison lâché déchaîne souvent les passions — sans compassion — qui atteignent au cœur des familles et les marquent. « Mon mari est en prison, mon fils, mon père »... ne peut se dire sans honte et sans se faire violence.

« Je ne sais que répondre à mon fils quand il réclame son père ». Que dire, oui, des enfants qui grandissent avec l'image du père qu'ils voient en prison — ou qu'ils ne vont pas voir, mais il y a l'ambiance à la maison. « Avant et après les parloirs je suis nerveuse et ils le sentent » — « On a dit à mon fils que j'étais parti à l'étranger ». D'un côté on veut « faire justice » et de l'autre on ouvre une brèche, immense.

A la honte succède ou s'ajoute l'habitude qui s'instaure avec ce qu'elle détruit. « On n'ose plus espérer, on nous fait miroiter des espoirs qui à chaque fois sont coupés. A force, on n'y croit plus ». Il est difficile voire impossible aux familles de trouver un équilibre englobant la prison dans leur réalité de vie. Elles sont atteintes dans tout leur être, intime, familial et social. C'est toute l'identité qui est remise en cause. Certaines familles n'y résistent pas et rejettent le détenu et ce qu'il représente qui dérange. Il y a bien quelques mariages en cours de détention ; il y a surtout de nombreux divorces.

Il y a des temps de patience, de lassitude, de révolte ou de provocation, jusqu'à cette femme de 65 ans qui me disait : « je sens monter la haine en moi » : c'est toujours sur un fond de souffrance difficilement audible et recevable dans son intensité.

Il faut cependant qu'elle se dise cette souffrance. C'est alors par le biais des demandes et sollicitations multiples normalisées, socialisées. Modus vivendi nécessaire pour se faire accepter. Justifiées d'ailleurs ces demandes, ces sollicitations. Je ne les minimise pas, je les accueille et les respecte profondément. Elles sont lieu d'expression, lieu d'écoute et d'échange, d'accompagnement, de re-connaissance — lieu possible de réfection et de re-création, vite perverti hélas et transformé en lieu de récupération où « l'assistanat » remplace la solidarité — l'aide, l'entraide et la juste revendication devient mendicité organisée et de plus en plus administrativement compliquée.

Et les peines d'emprisonnement continuent à tomber, lourdes, sévères — la prison continue à fonctionner dans l'ineptie et la bêtise — les commissions d'application des peines locales ou ministérielles continuent à refuser ou à ajourner les conditionnelles dans un pourcentage important. Et les familles prises dans un étau continuent à vivre ou à survivre tantôt écrasées tantôt relevant le défi par la révolte ou la haine ou cette longue patience gorgée de tendresse et de vie.

« A 18 ans, mon fils a pris quinze ans de prison. Ça fait neuf ans. Il en a 27. Il en paraît 40. Partout où il a été transféré, je suis allée le voir. Il a posé à nouveau sa conditionnelle. L'année dernière, elle a été rejetée. Cette année, j'espère... Il n'est plus le même, il est malade maintenant dans sa tête. Après la prison, ce sera encore long pour lui, mais nous l'attendons tous à la maison. Il ne faudrait pas qu'il sorte quand ce sera trop tard, il faudrait que cela la commission d'application des peines le comprenne ».

C'est une femme de 63 ans qui me disait cela il y a quelques jours. Cette femme a pu résister à ce que produit massivement et quotidiennement la prison : elle a su conserver intacte sa dignité.

la délinquance une production sociale

Arnaud de Vaujuas

Pendant plus d'un an j'ai été interne en médecine au centre pénitentiaire de Fleury-Mérogis, la plus grande des prisons d'Europe occidentale. Ma souffrance a été grande au cours de cette année 1980-1981 de ne pas trouver de courant politique permettant des analyses sérieuses sur la détention. Pour moi, les délinquants sont des hommes comme les autres. Ils peuvent donc être appréhendés par les mêmes moyens de connaissances que ceux qui permettent de connaître les autres hommes. En d'autres termes, si j'étais marxiste (mais je ne sais pas si je le suis) je dirais que la délinquance est une « production » sociale et que, comme telle, elle peut être étudiée par les méthodes du matérialisme dialectique. Ce n'est qu'au prix de cet effort que nous éviterons tous les paternalismes autoritaires ou moralisateurs dans lesquels, à mon avis, on sombre trop souvent, quand on parle de la délinquance. Considérer les déviants comme des asociaux, des irrationnels, des sans foi ni loi est une approche erronée. Car ils obéissent trop bien à la loi qu'on leur inculque en leur donnant un travail et une image d'eux-mêmes qui ne sont pas les leurs.

D'autres discours généreux, des courants sympathiques aux délinquants m'ont également déçu. Ils prétendent que l'homme ne peut retrouver son authenticité que dans la mesure où il se « laisse exiler » de tout combat collectif, de tout engagement social, toute militante, tout civisme. Alors seulement, disent-ils, on pourra entendre la voix singulière qui est en chacun. Loin d'aider les paumés, ces attitudes en fabriquent, les consolent à bon compte et momentanément, et les empêchent d'avoir le sursaut nécessaire à une re-socialisation.

A écouter et quelquefois à se laisser bouleverser par le cri parfois muet, parfois strident de ceux qui sont exclus manu militari de notre société, on perçoit comme en creux en quoi justement la sociabilité est nécessaire à l'homme. C'est à l'écoute des prostituées que j'ai le mieux perçu en quoi est nécessaire et l'amour humain et la reconnaissance sociale de cet amour. C'est en palpant le désarroi des escrocs et des détourneurs de fonds qu'apparaît en quoi la confiance honorée est tout autre chose qu'un impératif moralisateur de la vie sociale. Si vraiment les victimes du mode actuel de développement éco-

nomique sont « produits » par ce développement, ils en sont en quelque sorte le reflet. Ils portent les stigmates des tares de ce type de développement.

C'est au contact des plus abîmés par le capitalisme qu'on peut comprendre les exigences humaines que, de fait, les « modèles » socialistes existant ou encore théoriques n'honorent pas parce qu'ils sont encore trop proches du mode actuel de développement. Ce n'est qu'au contact de ces exclus qu'on peut comprendre jusqu'où va la perversion de ce que l'on vit et qu'on pourra essayer d'y remédier.

Car il y a bien des façons de refuser ce contact révélateur de ce que nous sommes. C'est ainsi, comme nous le verrons maintenant, que depuis la dernière guerre on a essayé successivement l'amendement unilatéral du détenu, sous couvert de « réinsertion sociale » puis la neutralisation de la dimension collective de la délinquance par l'« individualisation de peines ». Saurons-nous maintenant, à l'occasion du changement politique et culturel en cours, accepter ces cris d'hommes qui sont l'écho comme en creux de ce que nous disons ? Apprendrons-nous sans tricher à pouvoir les appeler frères ?

1945. Nombreux sont les nouveaux responsables politiques et administratifs qui ont tâté de la prison pendant l'occupation et vécu, dans leur chair, la situation déplorable de ces prisons. L'heure est à la reconstruction du pays, à la croissance économique, à la croissance de la population européenne qui est alors la seule quasiment à peupler l'hexagone. L'heure est à l'optimisme d'une société sûre d'elle-même et de son projet... En prison cela se traduit par le développement de la notion de « réinsertion sociale » qui devient un des buts de la détention des délinquants, ce qui donne une dimension noble et gratifiante à la mission du personnel pénitentiaire. Cela se traduit sur le plan juridique et administratifs par la mise en place d'un « régime progressif » aménageant des permissions, la semi-liberté, la liberté conditionnelle, tous régimes destinés à venir sanctionner l'amendement des détenus grâce aux bienfaits de la prison. Ces régimes sont attribués par le Juge d'Application des peines qui acquiert ainsi une importance croissante.

Vint le temps du doute : 68 et la contestation de fils de nantis, de ceux-là mêmes qui avaient refait le pays sur les bases d'un essor évident et d'une croissance non contrôlée et de promoteurs du progrès sans fin. Les années 70 et l'essor démographique des Maghrébins, 73 et les crises économiques et énergétiques. Sur le plan pénitentiaire la crise éclate sous Pompidou. Elle se résout, ou plutôt est matée, sous Giscard et Peyrefitte.

1971. L'affaire Buffet et Bontemps marque le début du retournement de l'opinion publique et de son optimisme quant à l'amendement possible des délinquants. Souvenons-nous : ces deux détenus prennent en otage et tuent un surveillant et une infirmière. Pour ces crimes, ils sont condamnés à mort. Ils écrivent alors à Pompidou pour lui demander de ne pas les gracier. Ils sont exécutés... Commence alors une période de crise grave dans ses manifestations (multiples mutineries de 1970 à 1974) mais surtout dans le nou-

veau rapport de forces qui en résulte. Petit à petit la partie la plus répressive du personnel pénitentiaire s'impose de proche en proche à tout le personnel, puis aux responsables politiques du Ministère de la Justice, puis aux magistrats, soutenue en cela pour une opinion publique travaillée par la presse de droite, puis par le gouvernement lui-même qui créent l'ambiance de peur et de racisme que nous avons bien connue...

Sur le plan juridique et administratif, cela se traduit par la notion d'« individualisation des peines ». Pour une même peine prononcée par un tribunal tout un dégradé de modalités d'exécution se met en place, fondé non plus sur l'amendement progressif présumé du détenu mais sur sa dangerosité et sa capacité virtuelle d'être un meneur de mutinerie. Ces modalités d'exécution sont décidées de plus en plus non pas par le Juge d'Application des Peines mais par la Direction de l'Administration Pénitentiaire. A un point extrême, sont renforcés les Q.H.S. où sont isolés les meneurs potentiels, véritables repaires de fauves cristallisant la haine de l'opinion. Puis viennent les « centrales » puis les « centres de détention », puis les « centres de semi liberté ». Ce système permet le jeu de la carotte et du bâton suscitant la veulerie des détenus. Il permet, il faut le reconnaître, de libéraliser notablement le régime de ceux qui ont une « bonne conduite » quant à leur capacité de recevoir presse et correspondance, d'écouter la radio, de recevoir des visites. Ainsi le calme revient dans les prisons et l'opinion publique ne s'inquiète plus.

Parallèlement les causes sociales qui ont provoqué ce retournement de l'opinion et ces décisions modifient notablement le *profil de la délinquance*. Celle-ci s'identifie parfois comme mode de contestation idéologique et sociale, prend l'aspect de vandalisme gratuit moins lié à l'âpreté du gain, se psychiatrise et enfin augmente considérablement en nombre, touchant proportionnellement plus les non-européens. Il y avait 27 000 détenus au début du septennat de Giscard et 42 000 à la fin. Les mesures de cet été en ont libéré 7 000.

Et maintenant que va-t-il se passer ? La libération de ces 7 000 détenus est la mesure la plus impopulaire prise par le nouveau régime. En trois mois il n'y a pas eu d'augmentation du nombre d'affaires de délinquance ou de criminalité, mais cette information fait moins de tapage que le moindre grabuge provoqué par un permissionnaire en cavale. La part la plus humaniste et la moins répressive du personnel pénitentiaire est prise à contre-pied par la victoire à froid du 10 mai. Il n'y a pas de projet solide de rechange. Il faut jouer à contre-pied de l'opinion publique et de beaucoup de membre du personnel pénitentiaire qui ne désarment pas. C'est surtout un effort de fond proprement philosophique qu'il faut faire pour redéfinir la peine et la détention. Beaucoup, et j'en suis, pensent que la notion de « réinsertion sociale » doit être contestée, car elle traduit une volonté de normalisation d'une société sûre d'elle-même et accusatrice vis-à-vis de ceux qui sont « désinsérés ». Il faut certes justifier la détention, parfois tragiquement nécessaire. Mais il faut avoir le courage de la justifier purement négativement comme stoppant pro-

visoirement artificiellement, donc de façon peu efficace, la spirale de violence dans laquelle s'enferment certains citoyens. Toute politique d'aménagement de la détention ne doit se justifier que comme limitant la casse dans une situation, quoi qu'il en soit, néfaste en elle-même !

Et à la notion unilatérale de réinsertion sociale il faut substituer la notion de « resocialisation réciproque des détenus et de la société ». Il faut dire que la société « produit » sa délinquance et doit donc réajuster ses comportements en fonction du type de délinquance qu'elle engendre pour ne plus les produire.

Est-ce à ce type de « changement » que tendant les Français ? Hélas, j'en doute. Néanmoins c'est le sens dans lequel il faut lutter.

Avec Paul un couple au service de l'évangile

Pierre Derouet (*)

Des juifs de la Diaspora, tisseurs de tentes

Aquila et Priscilla (ou Prisca) (1) étaient originaires du Pont (Ac. 18, 2), en Asie Mineure, région qui se trouve dans le nord de la Turquie actuelle, au bord de la Mer Noire. Si l'on en croit leurs noms latins, ils devaient descendre d'affranchis ou être eux-mêmes affranchis de quelque famille romaine. Ils n'en étaient pas moins Juifs de race, membres de cette partie importante du Peuple juif qui vivait dispersée depuis plusieurs siècles dans le monde méditerranéen. A l'époque, l'empire romain comptait environ quatre millions de ces Juifs de la « Diaspora » (ou « Dispersion ») ; et dans la ville même de Rome, ils formaient une colonie assez nombreuse et turbulente, qui habitait un quartier au-delà du Tibre. On en évaluait le nombre à 40 ou 50 000. Là vivaient Aquila et Priscilla, au temps de l'empereur Claude (41-54).

Les Juifs de la Diaspora, réputés pour leur esprit d'entreprise et leur sens du commerce, s'étaient intégrés dans la vie économique de l'empire. Selon leurs be-

(*) Cet article a été demandé à Pierre DEROUET dans le cadre de la recherche sur les ministères. Cf. L.A.C., n° 89 juillet - août 1981.

(1) Dans le N.T. on fait mention d'Aquila et Priscilla (ou Prisca) en Ac. 18 ; Ro. 16, 3 ; I Co. 16, 19 ; 2 Tim. 4, 19 ; Lire aussi Ac. 19.

soins. Ils se déplaçaient à travers les différentes régions, profitant des réseaux de relations que constituaient les communautés juives établies dans les grandes villes. Ils y trouvaient des appuis pour leurs affaires et pouvaient y recruter des compagnons de travail. Parmi les industries importantes de l'empire, figurait le textile. Aquilas et Priscilla exerçaient le métier de tisseurs de tentes dont ils faisaient commerce. Ils fabriquaient des tentes, en utilisant la toile tissée avec du poil de chèvres. Le berceau de cette industrie se situait en Cilicie, où il y avait beaucoup de troupeaux de chèvres ; et le tissu ainsi produit avait conservé le nom qui rappelait son origine : on l'appelait « cilice ».

Or, on sait qu'en Cilicie se trouvait Tarse, la ville natale de Paul, où le métier de tisseurs de tentes était répandu. C'est là que Paul dut l'apprendre et l'exercer ; car le travail manuel était un honneur chez les Juifs, même chez ceux qui avaient une certaine aisance. Un rabbin n'avait-il pas déclaré : « Qui n'apprend pas à son fils un métier manuel, lui enseigne le vol » ? Par son métier, Paul préparait à son insu ce qui devait plus tard lui permettre de rencontrer Aquilas et Priscilla (Ac. 18, 3).

Sans doute au début modestes artisans - du moins peut-on l'imaginer ainsi - Aquilas et Priscilla ont dû faire prospérer leurs affaires (2). On les voit parcourir les grandes voies de l'empire, en relation avec les juiveries qui jalonnent leur route, allant de Rome à Corinthe, de Corinthe à Ephèse, pour revenir à Rome, en quête des métropoles les plus propices à leur commerce. Et lorsque la correspondance de Paul nous apprend qu'à Ephèse, puis de retour à Rome, ils reçoivent chez eux la communauté chrétienne (I Co. 16, 19 et Ro. 16, 5), cela laisse à penser que leur demeure était assez grande pour accueillir et abriter un nombre assez important de gens. On peut ainsi se les représenter comme des commerçants de quelque envergure, jouissant d'une aisance qui leur assurait un certain impact social, et leur permettrait à travers leurs déplacements de se mettre au service de l'Évangile.

Les étapes d'une activité missionnaire

Des chrétiens dynamiques

Nous ignorons les circonstances dans lesquelles Aquilas et Priscilla étaient devenus chrétiens. Il est probable que leur conversion avait précédé leur arrivée

(2) On sait qu'à cette époque, un certain nombre d'affranchis avait de bonnes situations dans la société et qu'ils constituaient une classe dynamique.

à Corinthe car nulle part nous ne trouvons une allusion quelconque au fait que Paul y aurait pris une part active. Quoi qu'il en soit, insérés dans le monde gréco-romain, ils étaient de ces Juifs convertis au Christianisme, que le livre des Actes des Apôtres appelle des « Hellénistes » (Ac. 6, 1). Combien différents de leurs coreligionnaires de Palestine (les « Hébreux » selon Ac. 6, 1), ces chrétiens hellénistes qui avaient le grec comme langue maternelle et qui, tout en restant fidèles aux Ecritures qu'ils lisaient dans la traduction grecque des Septante, s'étaient familiarisés avec la culture hellénique ! Affranchis de la tutelle juive, ils vivaient leur foi dans des perspectives ouvertes au monde qui les entourait ; et leur pratique missionnaire, appuyée sur la liberté de l'Evangile, les portait, hors de tout conservatisme, vers le monde païen pour lui proposer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Aussi ces Hellénistes avaient-ils formés dès le début l'aile marchante du Christianisme naissant. Ils percevaient son originalité radicale par rapport au Judaïsme. Ils ne craignaient pas de s'engager dans le « changement » irréversible apporté par Jésus de Nazareth, le Crucifié dont la foi proclamait qu'il était le Seigneur et Sauveur de tous les hommes sans distinction de races.

Cela n'alla certes pas sans contestations ni conflits graves (Ac. 6). Les Hellénistes eurent leur martyr en la personne d'Etienne, l'un des Sept (Ac. 7, 54-60). Mais, venaient-ils d'être chassés de Jérusalem par la persécution, que dans leur audace certains d'entr'eux s'en allèrent à Antioche annoncer Jésus-Christ en plein milieu païen et donner naissance à une communauté chrétienne florissante (Ac. 11, 19-21). Il n'est pas sans intérêt d'ailleurs de constater que la première Eglise fondée dans le monde gréco-romain fut l'œuvre de chrétiens anonymes. C'est plus tard seulement que les autorités de Jérusalem reconnurent la jeune Eglise, en envoyant Barnabé pour l'encourager (Ac. 11, 23). Aquilas et Priscilla, qui alors se trouvaient sans doute à Rome, n'avaient point participé à cette aventure missionnaire. Mais du moins, pour faire connaissance avec eux, n'est-il pas inutile de noter qu'ils étaient des chrétiens de cette mentalité et de cette trempe. Avec Paul, helléniste comme eux, ils étaient faits pour s'entendre.

Des routes qui se croisent

C'est à Corinthe qu'ils se rencontrèrent, Aquilas et Priscilla venaient de Rome, Paul venait d'Athènes.

Vers 49-50, un édit de Claude avait ordonné aux Juifs de Rome de quitter la ville. Hostile aux religions étrangères, l'empereur nourrissait une antipathie particulière pour les Juifs, dont le quartier était fréquemment le théâtre de troubles.

D'après l'historien Suétone, cette agitation provenait des discussions passionnées qui opposaient les Juifs entre eux au sujet de Jésus : « ils s'agitaient continuellement, écrit-il, à l'instigation d'un certain Chrestos ». On ignore en quoi consistèrent exactement les mesures prises contre les Juifs et quelle en fut la durée ; mais il est difficile de prendre à la lettre le texte des Actes (Ac. 18, 2) et d'imaginer que « tous les Juifs » (40 à 50 000) furent expulsés de Rome. Un bon nombre cependant dut quitter la ville à ce moment-là. Que cherchaient-ils ? Trouver des conditions plus favorables pour se rassembler et pratiquer leur religion ? Se mettre à l'abri et mieux assurer leur sécurité ? ou protéger plus sûrement des intérêts commerciaux menacés ? Sans doute plus ou moins de tout cela. Toujours est-il qu'Aquillas et Priscilla furent du nombre. Ils quittèrent Rome, non sans espoir de retour, et ils s'établirent à Corinthe, dont la situation sur l'isthme, entre la mer Ionienne et la mer Egée, faisait de cette ville un grand centre économique.

Peu de temps après, pendant l'hiver 50, Paul venant d'Athènes arrivait lui aussi à Corinthe (Ac. 18, 1). C'était son deuxième voyage missionnaire et son premier itinéraire en Europe. Avec des compagnons (Silas, Timothée et peut-être Luc), il avait évangélisé successivement plusieurs villes de Macédoine : Philippes, Thessalonique, Bérée. Chaque fois la Parole était accueillie et une communauté chrétienne naissait. Chaque fois aussi l'Apôtre était chassé par les pouvoirs en place comme un dangereux ennemi de l'ordre et par les Juifs furieux de l'entendre annoncer Jésus. Pourchassé de ville en ville, Paul était arrivé à Athènes, le centre intellectuel de la culture grecque, où régnaient philosophes et rhéteurs. Cette fois, une épreuve pire que la persécution l'attendait : l'échec de sa prédication. Le tisserand de Tarse, malgré l'habileté calculée de son discours, n'avait pas eu l'audience des sages de l'Aréopage. Et il quittait Athènes, meurtri par la moquerie des uns, par le scepticisme poli des autres (Ac. 17, 32-33).

Ainsi Paul parvint-il à Corinthe

Corinthe : le foyer accueille l'Apôtre

« Moi-même, quand je suis venu chez vous, frères, ce n'est pas avec le prestige de la parole ou de la sagesse que je suis venu pour annoncer le mystère de Dieu... Aussi ai-je été devant vous faible, craintif et tout tremblant » (I Co. 2, 1 et 3). C'est en ces termes que Paul, quelques années plus tard, rappellera aux Corinthiens les circonstances de sa venue parmi eux. Rien ne peut mieux évoquer la crise que traversa l'Apôtre. Seul dans ce grand port mal famé de 600 000 habitants, dans cette ville bruyante, au milieu d'une population cosmopolite de matelots et de dockers ; séparé de ses compagnons qu'il avait envoyés soutenir les jeunes Eglises

de Macédoine en butte à de graves difficultés ; mêlé à une populace aux mœurs dissolues, qui se dégradait dans le culte de la déesse Aphrodite ; marqué surtout par l'échec d'Athènes, qui exigeait de lui une remise en question profonde, un dépouillement plus complet, un renoncement aux « discours persuasifs de la sagesse » (I Co. 2, 4).

Mais pour l'immédiat, alors qu'il débarquait sans ressources dans une ville inconnue, que pouvait faire Paul, sinon chercher du travail pour assurer sa subsistance ? Tisseur de tentes, il avait été membre, à Tarse, de la corporation des tisserands, qui devait exister également dans les grandes villes de l'empire. C'est sans doute par cette filière qu'il entra en relation avec des gens du même métier : le foyer d'Aquila et Priscilla lui offrit un toit et du travail.

Les relations entre Paul et le foyer d'Aquila et Priscilla commencent par se nouer sur le plan professionnel, dans le cadre d'une hospitalité qui contribue à relancer l'Apôtre dans sa difficile mission. C'est le métier qui fait d'abord l'objet de leurs conversations et remplit leur temps. Si chaque sabbat Paul parle à la Synagogue, le reste de la semaine, il travaille avec ses hôtes (Ac. 18, 3-4). Dans ce voisinage familial, à travers les tâches communes de la vie quotidienne, naît une amitié qui ne fera que grandir et ne tardera pas à s'ouvrir au partage des préoccupations apostoliques de Paul. D'autant que celui-ci se consacre bientôt tout entier à la parole. L'arrivée de Silas et Timothée, qui apportent des nouvelles rassurantes de Macédoine, lui communique un nouvel élan. Et délaissant les artifices du discours pour les risques du témoignage, le voilà qui « atteste aux Juifs que Jésus est le Christ » (Ac. 18, 5).

L'opposition à nouveau se déchaîne. Au message de l'Apôtre, les Juifs répondent par le blasphème. Paul décide d'abandonner à leur sort ses compatriotes endurcis et de s'adresser désormais aux païens. Dès lors, ce n'est plus à la synagogue qu'il enseigne. Il ne peut le faire non plus dans la maison d'Aquila et Priscilla : ce sont des Juifs et les Grecs n'y viendraient pas. Une autre maison s'ouvre à l'Apôtre, celle d'un païen nommé Justus. C'est un « adorateur de Dieu », c'est-à-dire un sympathisant de la foi juive et sa maison jouxte la synagogue (Ac. 18, 6-7). Autant dire qu'il est au fait de ce qui s'y passe et que pour Paul il n'est pas un inconnu. Les Juifs insultent Paul ? Qu'à cela ne tienne, Justus l'accueille chez lui. Sa maison doit être un lieu de rencontre assez fréquenté car, si l'on en croit certains commentateurs, cet homme appartenait à la bonne société. Attirés par la personnalité de Paul et par son enseignement, beaucoup de Grecs viennent chez Justus ; ils entendent l'Apôtre et embrassent la foi. Même des Juifs, profitant du voisinage, se risquent chez le païen. Jusqu'au chef de la synagogue lui-même, un certain Crispus, qui croit au Seigneur avec tous les siens. La maison de Justus devient ainsi le lieu de réunion de l'Eglise naissante à Corinthe. Et nous pouvons,

au passage, remarquer combien les réseaux de relations jouent un rôle important dans la première évangélisation.

Paul n'en reste pas moins l'hôte d'Aquila et Priscilla. Il y demeure et continue de travailler dans leur atelier, même au milieu de ses tâches apostoliques. Plus tard, il se prévaudra devant ses détracteurs de n'avoir pas cessé de travailler de ses mains. Il aurait eu le droit de vivre de son ministère comme le faisaient d'autres prédicateurs ; mais il n'a pas voulu user de ce droit, afin de préserver son indépendance d'apôtre et la liberté de l'évangile. Il a préféré gagner sa vie en exerçant son métier. Il s'est expliqué plus tard dans une lettre aux Corinthiens : « Si nous avons semé pour vous les biens spirituels, serait-ce excessif de récolter vos biens matériels ? Si d'autres exercent ce droit sur vous, pourquoi pas nous à plus forte raison ? Cependant, nous n'avons pas usé de ce droit. Nous supportons tout, au contraire, pour ne créer aucun obstacle à l'Evangile du Christ. Ne savez-vous pas que ceux qui assurent le service du culte sont nourris par le temple ?... De même le Seigneur a ordonné à ceux qui annoncent l'Evangile de vivre de l'Evangile. Mais moi je n'ai usé d'aucun de ces droits... Quel est donc mon salaire ? C'est d'offrir gratuitement l'Evangile que j'annonce, sans user des droits que cet Evangile me confère » (I Cor. 9, 11-15 et 18).

Période d'une fécondité extraordinaire, ces deux années environ que Paul passe à Corinthe, en « ne sachant rien d'autre que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié » (I Co. 2, 2). Cette parole étonnante, qui montre un Dieu Sauveur dans la faiblesse d'un crucifié, trouve un écho dans une population où tant de petits et d'esclaves attendent un message d'espérance, où même certains personnages de « qualité » accueillent l'espérance d'un salut par la folie de la Croix. A la parole de Paul, naît dans cette bouillonnante Corinthe une communauté chrétienne, bientôt débordante d'une vitalité explosive ; et cela malgré la haine tenace des Juifs et un procès devant le proconsul Gallion, qui tourne à leur dérision (Ac. 18, 12-16). Aquila et Priscilla sont avec Paul pendant cette période exaltante. Ce que l'Apôtre dit d'eux dans certaines de ses lettres autorise à penser qu'ils n'ont pas été seulement spectateurs des événements, mais qu'ils ont participé à ce labeur apostolique, dans ses joies comme dans ses épreuves. Bien connus des chrétiens de Corinthe, ils sont restés à leurs yeux des gens qui comptent. Sans quoi on ne s'explique pas pourquoi Paul, leur écrivant d'Ephèse, tient à leur envoyer le salut d'Aquila et Priscilla, qui sont alors avec lui (I Co. 16, 19).

Dans l'été 52, Paul quitte Corinthe. Il s'embarque pour la Syrie via Ephèse. Priscilla et Aquila l'accompagnent (Ac. 18, 18).

Ephèse : le foyer accueille l'Eglise

Ephèse, la « première ville de l'Asie », la Cité de la Grande Artémis dont le

temple se classe parmi les merveilles du monde. A son arrivée, Paul se sépare de ses compagnons. Il les laisse à leurs affaires. Quant à lui, il se rend à la synagogue et s'entretient avec les Juifs. Cette fois, on lui fait bon accueil. On l'invite même à rester. Mais, promettant de revenir, il poursuit son voyage. Débarquant à Césarée, il monte saluer l'Eglise de Jérusalem et redescend à Antioche (Ac. 18, 19-22).

Pendant ce temps, Aquilas et Priscilla s'installent à Ephèse. Principal port de l'Asie Mineure avec son demi-million d'habitants, Ephèse était une des grandes villes commerçantes de l'empire, une ville de marchés au carrefour des voies de communication, terrestres et maritimes, entre l'Orient et l'Occident. Aquilas et Priscilla y trouvent des conditions favorables au développement de leur entreprise. D'autant que la ville compte une juiverie nombreuse et puissante, susceptible de leur fournir relations et appuis. Nouveaux venus dans la Cité d'Artémis, grouillante de pèlerins, de fonctionnaires du temple, de marchands de souvenirs, ont-ils l'occasion d'annoncer l'Evangile ? On n'en dit rien. Il est cependant facile d'imaginer que la vie de tels chrétiens porte témoignage à sa façon, et fraie les voies à l'action évangélisatrice que bientôt Paul va entreprendre. Du moins savons-nous que - peut-être dans cette perspective ? - ils entretiennent des contacts avec les Juifs et fréquentent la synagogue. C'est là qu'ils font une rencontre du plus grand intérêt.

Un homme dynamique et un puits de science, cet Apolos qu'un jour ils ont la surprise d'entendre discourir dans la synagogue. C'est un Juif, originaire d'Alexandrie. Non seulement il est versé dans les Ecritures, mais il connaît la « Voie du Seigneur », c'est-à-dire la foi chrétienne à laquelle il s'est converti. Il la connaît tellement bien, qu'il est capable de parler de Jésus avec exactitude. Un homme sûr de lui et plein de ferveur. Un tel langage frappe Aquilas et Priscilla. Cet homme les accroche, mais en même temps les surprend, car il connaît seulement le baptême de Jean. On découvre d'ailleurs que d'autres convertis sont dans le même cas à Ephèse, sans doute parce qu'ils n'ont rien reçu d'autre que l'enseignement d'Apollos (Ac. 19, 1-7).

Comment expliquer, peuvent se demander Aquilas et Priscilla, qu'un homme aussi informé et aussi convaincu ignore le baptême chrétien et le don de l'Esprit ? Le brillant orateur accepte les remarques étonnées du couple de tisserands, qui le prend avec lui et complète sa formation chrétienne.

L'hospitalité du couple va de nouveau porter du fruit. Sous son toit, des échanges permettent une meilleure connaissance réciproque et font naître la confiance. Aquilas et Priscilla discernent dans Apollos les qualités qui font les bons ouvriers de l'Evangile. Et comme il leur confie son intention de se rendre en Achaïe, tout de suite ils pensent à la communauté chrétienne de Corinthe, où l'hostilité des Juifs ne désarme pas. Apollos serait l'homme de la situation : ils l'encouragent à s'y rendre et, comme c'était l'usage dans les relations entre les

Eglises, ils le munissent de lettres de recommandation. Tout se passe comme prévu. Apollos ne craint pas d'affronter les Juifs en public, et, avec compétence, de les réfuter vigoureusement (Ac. 18, 24-28).

Mais on avait compté sans la séduction qu'exerce l'éloquence sur les Grecs. Apollos parle bien et les Corinthiens aiment les beaux parleurs. Ce prédicateur brillant est pris à son propre piège. Un certain nombre de chrétiens, saisis d'un engouement inconsidéré, trouvent sans doute qu'il parle mieux que Paul et forment autour de lui un clan, qui introduit dans la communauté un germe de division (I Co. 1, 12). Redoutable ambiguïté de l'éloquence sacrée, que sa perfection même peut détourner de son but, en voilant ce qu'elle a pour mission de dévoiler ! Apollos en fait la douloureuse expérience. Les orateurs chrétiens ne sauront pas toujours éviter le piège !

Sur ces entrefaites, Paul, qui entreprend sa troisième tournée missionnaire, est de retour à Ephèse. Il y restera plus de deux ans, entre 54 et 57. Il ne pensait pas d'abord prolonger ainsi son séjour ; il envisageait plutôt de se rendre à Corinthe et d'y demeurer quelque temps (I Co. 16, 5-7). Mais voici que dans la salle du rhéteur Tyrannos où il enseigne à certaines heures de la journée, il voit affluer tant de monde, Juifs et Grecs, venant de toute la province, que devant ses yeux grandit de plus en plus le champ ouvert à son travail d'évangélisation (Ac. 19, 10). Il écrit alors aux Corinthiens : « Je resterai à Ephèse jusqu'à la Pentecôte, car une porte s'y est ouverte toute grande à mon activité et les adversaires sont nombreux » (I Co. 16, 8-9).

C'est qu'en effet beaucoup de gens passent à Ephèse, capitale de la province romaine d'Asie. Ils viennent des régions environnantes, attirés par les marchés importants qui s'y tiennent et par le culte grandiose qui se déploie dans le temple d'Artémis. Une tribune inespérée s'ouvre à Paul. On se dit qu'un prédicateur pas comme les autres enseigne chez Tyrannos une doctrine nouvelle. Nombreux ceux qui viennent entendre de sa bouche la parole du Seigneur et repartent chez eux en transmettant dans leur voisinage ce qu'ils ont entendu. Tel cet homme de Colosses, dans la vallée du Lycus, en Phrygie, à 200 km d'Ephèse. Il s'appelle Epaphras. Il vient dans la grande ville, et, comme d'autres, il se convertit à la foi chrétienne. De retour au pays, il annonce l'Evangile. Une communauté chrétienne se forme à Colosses, puis dans les localités voisines, Hiérapolis et Laodicée (Col. 4, 13). Aussi Paul l'appelle-t-il son « ami et compagnon de service », qui le « supplée fidèlement comme ministre du Christ » (Col. 1, 7). Autre exemple de chrétien, devenu par le jeu des circonstances collaborateur de l'Apôtre, qui ne craint pas de reconnaître en lui un « ministre du Christ ».

L'audience de Paul déborde ainsi la ville. Toute la région d'Ephèse est touchée

par la parole du Seigneur, qui « croissait et s'affermissait puissamment » (Ac. 19, 20). Un signe qui ne trompe pas : la panique se répand parmi les dévôts d'Artémis, et surtout ceux qui vivent des pèlerinages, ceux qui fabriquent des temples d'Artémis en argent et les vendent comme souvenirs aux pèlerins. L'Evangile, qui libère des idoles, menace le culte de la déesse. Un orfèvre, Démétrios, rassemble les mécontents et provoque une émeute, qui remplit la ville de sa clameur, mais finit par tourner court. Paul s'en va pour d'autres lieux, en laissant derrière lui une communauté chrétienne bien vivante (Ac. 19, 23-40 et 20, 1).

Aquila et Priscilla sont à Ephèse pendant que s'accomplit ce travail d'évangélisation. Curieusement, le livre des Actes ne parle plus d'eux. C'est qu'il s'attache uniquement à la personne de Paul. Heureusement, la correspondance de l'Apôtre comble cette lacune : une lettre écrite d'Ephèse vers 56 nous apprend que « l'église se réunit chez eux » (I Co. 16, 19). Peu de mots en vérité, mais ils en disent long sur l'activité de ce foyer dans l'évangélisation, sur son rôle dans l'accueil des néophytes et la vie de la communauté, sur ses relations aussi avec les jeunes églises d'Asie, qui se développaient dans le rayonnement de celle d'Ephèse.

Retour à Rome

Aquila et Priscilla n'avaient cependant pas renoncé à revenir à Rome. Les circonstances ont dû rendre possible leur retour, car ils s'y trouvent pendant l'hiver 57-58. A ce moment, en effet, Paul, revenu à Corinthe, écrit à la communauté chrétienne de Rome, et, parmi les nombreuses salutations qui terminent sa lettre, il mentionne en bonne place Aquila et Priscilla : « Saluez Prisca et Aquila » (Ro. 16, 3).

Paul n'avait pas fondé cette église. Mais il s'y intéressait et désirait beaucoup la visiter (Ro. 15, 23). C'est d'ailleurs pour préparer sa visite éventuelle qu'il lui adresse une lettre. Peut-être savait-il que les problèmes classiques entre Juifs et païens convertis créaient, en son sein, des difficultés auxquelles il souhaitait apporter le secours de son expérience. Quant à Aquila et Priscilla, ils retrouvaient cette église que, depuis plusieurs années, ils avaient quittée. Ils la retrouvaient différente, car elle s'était sans doute développée et de nouveaux visages s'y rencontraient. Eux aussi étaient différents. Les années passées à Corinthe et à Ephèse avaient enrichi leur expérience. Dès lors, ne faut-il pas s'étonner de les voir jouer un rôle important dans la communauté où ils reviennent. La lettre aux Romains précise, en effet, que « l'église se réunit chez eux » (Ro. 16, 5). Ainsi, au moment où s'arrête,

faute de données assez sûres, notre voyage en leur compagnie, savons-nous qu'Aquila et Priscilla continuent d'être les serviteurs de l'Evangile et des communautés (3).

Serviteurs de l'évangile et des communautés

C'est bien sous ces traits qu'ils apparaissent tout au long de l'itinéraire où nous venons de les suivre. Et si maintenant nous essayons de caractériser le ministère qui a été le leur, nous n'avons pas de meilleure source que Paul lui-même. Voici en quels termes il en parle dans sa lettre aux Romains :

« Saluez Prisca et Aquila mes coopérateurs dans le Christ-Jésus ; pour me sauver la vie, ils ont risqué leur tête et je ne suis pas seul à leur devoir de la gratitude : c'est le cas de toutes les églises de la gentilité » (Ro. 16, 3-4).

Paul écrit cela en 58, huit ans après la rencontre de Corinthe. Au long de ces années, fertiles en événements, il a eu le temps de connaître Aquila et Priscilla, et d'apprécier leur action. Il parle en connaissance de cause.

Coopérateurs pour l'évangélisation

Un mot retient notre attention : « coopérateurs », en grec : « sunergoi ». Si nous relevons le terme grec, ce n'est pas parce que ça fait bien ! C'est parce que dans « sunergoi » il y a le mot « ergon », que nous trouvons parfois employé dans un sens susceptible de nous éclairer. Reportons-nous, dans le livre des Actes (Ac. 13, 1-2) au récit de la liturgie célébrée dans l'église d'Antioche, au cours de laquelle Barnabé et Saul (Paul) furent envoyés en mission dans la gentilité. Que lisons-nous ? « Mettez-moi à part Barnabé et Saul, dit l'Esprit, pour l'œuvre (ergon)

(3) On fait encore mention d'Aquila et Priscilla en 2 Tim. 4, 19. Si l'on admet que Paul est bien l'auteur de cette lettre, celle-ci a dû être écrite pendant une seconde captivité romaine de l'Apôtre, celle qui devait se terminer par son martyre, vers 67. Il l'adresse à son disciple Timothée qui demeurerait à Ephèse comme responsable de la communauté (1 Tim. 1, 3), et il lui demande de « saluer Prisca et Aquila » (2 Tim. 4, 12). Ainsi, à cette époque, vers 66-67, Aquila et Priscilla se trouveraient de nouveau à Ephèse avec Timothée ; et le salut que Paul leur adresse montre qu'ils lui sont restés fidèles jusqu'au bout, alors que beaucoup d'autres, au moment de l'épreuve dernière, l'ont abandonné (2 Tim. 4, 9-11, 14, 16). Mais l'authenticité paulinienne des épîtres pastorales (= les épîtres à Timothée et celle à Tite) est contestée avec des arguments sérieux.

à laquelle je les ai appelés ». Les voilà qui partent donc à Chypre, puis en Pisidie, en Lycaonie, en Pamphylie ; et que font-ils ? Ils évangélisent les païens. Et lorsqu'ils reviennent, on nous dit : « Ils firent voile vers Antioche d'où ils étaient partis, recommandés à la grâce de Dieu pour l'œuvre (ergon) qu'ils venaient d'accomplir » (Ac. 14, 26). Or, ce qu'ils venaient d'accomplir, c'était l'évangélisation des païens. On le voit, « l'œuvre » (« ergon ») ne désigne pas ici n'importe quel travail, ni même une action pastorale quelconque, mais une œuvre bien caractérisée, à savoir l'annonce de l'Evangile au monde païen (cf. aussi Eph. 4, 12). Cette œuvre, ce fut le ministère réservé à Paul : il se dit en effet « officiant du Christ Jésus auprès des païens, prêtre de l'Evangile de Dieu, afin que les païens deviennent une offrande agréable, sanctifiée par l'Esprit-Saint » (Ro. 15, 16 - cf. Ac. 9, 15 ; Ga. 2, 7-9 ; Eph. 3, 5-9). Aussi, lorsque Paul écrit qu'Aquila et Priscilla ont été ses « coopérateurs » (ses « sunergoi »), il est clair qu'il caractérise leur ministère comme la participation prise par eux avec lui (« sun » = avec) à l'œuvre (« ergon ») d'évangélisation des païens.

Dans leur vie de couple et l'exercice de leur métier

Coopérateurs de Paul, Aquila et Priscilla l'ont été dans leur vie de couple et l'exercice de leur métier.

Que ce soit dans le récit de Luc ou dans les lettres de Paul, ils sont toujours nommés l'un avec l'autre. Jamais l'un sans l'autre. Il arrive parfois que le nom de Priscilla (ou Prisca) précède celui d'Aquila (Ac. 18, 18 et 26 ; Ro. 16, 3 ; 2 Tim. 4, 19). Certains y voient un indice que le rôle de Priscilla aurait été plus efficace, ou au moins plus apparent. Possible. Mais quelle que soit la part prise par chacun (elle a pu varier selon les circonstances), il reste que c'est le couple comme tel qui est engagé avec Paul dans un ministère d'évangélisation. On aimerait sans doute avoir plus de renseignements sur ce couple et ses conditions d'existence. On aimerait par exemple connaître les problèmes auxquels il a pu être confronté et qu'il a dû résoudre tant bien que mal dans son engagement aux côtés de l'Apôtre. Eh bien, nous resterons sur notre faim ! Autrement, en serions-nous plus avancés ? Des siècles nous séparent et les situations seraient difficilement transposables !

Ce que nous savons par contre, c'est qu'Aquila et Priscilla, dans leur collaboration avec Paul, ont continué d'exercer leur activité professionnelle. C'est même là que tout a commencé : dans un compagnonnage d'atelier. A partir de là, le couple de tisserands a suivi pendant un temps la route de l'Apôtre, mais les deux itinéraires avaient chacun leurs objectifs et leurs exigences. Lorsque, par exemple, Aquila et Priscilla décident de quitter Corinthe et d'accompagner Paul à

Ephèse, leur attachement à l'Apôtre et à son œuvre pèse certainement sur leur décision ; mais il y a aussi la gestion de leur commerce qui les attire vraisemblablement vers une ville commerçante. Le récit des Actes note bien qu'en arrivant à Ephèse ils se séparent (Ac. 18, 19) ; et chacun va de son côté à ses affaires. Aquilas et Priscilla ont su inscrire le service de l'Evangile dans le tissu humain de leur vie professionnelle. Ils ont su utiliser, pour leurs frères, les avantages qu'elle leur offrait : appuis, relations, ressources ; et leur demeure, avec ses possibilités d'accueil, leur permit d'exercer l'hospitalité.

Une dimension importante : l'hospitalité

C'est en effet un aspect important de leur ministère que **l'hospitalité**. Aquilas et Priscilla étaient Juifs et l'hospitalité se trouvait forcément ancrée dans leur tradition, avant de devenir un des traits caractéristiques des premières communautés chrétiennes. En ouvrant leur maison à l'hospitalité, ils en ont fait un foyer d'évangélisation. Nous pouvons en souligner quelques dimensions :

- **accueil de l'Apôtre et solidarité.**

L'hospitalité du foyer se manifeste dans **l'accueil de l'Apôtre**, le partage de ses préoccupations, **la solidarité dans les risques** qu'il court. Que ce soit à Corinthe ou à Ephèse, la prédication de Paul provoque contre lui l'hostilité des Juifs et des Grecs : obstructions, menaces, émeutes, poursuites devant les gouverneurs romains, arrestation, prison. Rien ne lui est épargné. Dans la correspondance qu'il entretient d'Ephèse avec certaines églises, il nous renseigne sur les dangers qu'il connaît dans cette ville. Dans une lettre aux chrétiens de Corinthe : « Et nous-même, écrit-il, pourquoi à tout moment sommes-nous en danger ? Tous les jours, je suis exposé à la mort, aussi vrai, frères, que vous êtes mon orgueil en Jésus-Christ, notre Seigneur. A quoi m'aurait servi de combattre contre les bêtes à Ephèse, si je m'en tenais à des vues humaines ? » (I Co. 15, 30-32). Dans une lettre aux chrétiens de Philippiques, écrite également d'Ephèse, il parle de la captivité qu'il endure (Ph. 1, 7 et 12-14), il envisage d'avoir à verser son sang (Ph. 2, 17), il évoque la part que les Philippiens ont prise à sa détresse (Ph. 4, 14). Au milieu de ces dangers, il trouve soutien et protection dans le foyer d'Aquilas et Priscilla, qui ne craignent pas de prendre des risques pour le sauver : « Pour me sauver la vie, ils ont risqué leur tête » (Ro. 16, 4). C'est dit en peu de mots. Mais lorsqu'on regarde le contexte historique, on est à même d'en estimer le poids.

- **enseignement de la Voie.**

L'hospitalité de son foyer permet en outre au couple **d'enseigner « la Voie de**

Dieu », c'est-à-dire la foi chrétienne. Ce qu'ils font à notre connaissance pour Apollos. « Ils le prirent avec eux et lui présentèrent plus exactement encore la Voie de Dieu » (Ac. 18, 26). Que le savant d'Alexandrie, qui appartenait peut-être à l'école du célèbre philosophe Philon, se soit mis simplement à l'école du couple où la femme elle-même prenait sa part d'enseignement, cela montre combien l'Evangile avait déjà commencé à transformer les mentalités et à créer une fraternité où la femme trouvait sa place. En entendant parler ses hôtes, Apollos dut puiser, avec une connaissance plus complète du Christianisme, une estime pour l'Apôtre qu'il ne connaissait pas encore ; et en les voyant vivre, il apprit de leur exemple un désintéressement et un sens apostolique qui lui seraient bien utiles dans ses difficiles problèmes avec les chrétiens de Corinthe. Dans cette affaire, où un clan trop enthousiaste se réclama de lui, rien ne permet de dire qu'il en favorisa la formation. La suite devait montrer, au contraire, qu'il ne l'approuvait pas. Il se rendit près de l'Apôtre, alors que ce dernier se trouvait encore à Ephèse et avait appris les divisions qui déchiraient la communauté de Corinthe (I Co. 1, 11-12). L'explication fut peut-être orageuse entre deux personnalités de cette trempe. Mais leur désintéressement eut le dernier mot. Paul engagea Apollos à retourner à Corinthe, lui montrant ainsi sa confiance. Mais Apollos remit la chose à plus tard, faisant preuve ainsi de prudence et de loyauté (I Co. 16, 12).

- **accueil de l'Eglise.**

L'hospitalité du foyer, c'est encore, à Ephèse et à Rome, **l'accueil de « l'église qui se réunit chez eux »**. Dans ces deux villes, Aquilas et Priscilla font de leur maison un lieu de réunion, au service de la communauté locale, en particulier pour célébrer le culte. Mais pas uniquement. Dans le contexte du Christianisme primitif, où les chrétiens se trouvent disséminés à travers la société païenne, la maison où l'on se réunit, c'est aussi un centre de relations humaines où les frères se rencontrent, un lieu de soutien pour les néophytes et ceux qui sont affrontés à des difficultés, un foyer de vie chrétienne et de diffusion de l'Evangile, un endroit privilégié où se vivent les liens avec les autres églises. Les lettres de Paul, avec les échanges de salutations, les nouvelles données des uns et des autres, fournissent le témoignage concret de ces liens qui se nouent et se développent entre les communautés. C'est l'expression d'une disposition profonde qui habite le cœur de l'Apôtre et qu'il tente de mettre au cœur des communautés : ce qu'il appelle sa « préoccupation quotidienne, le souci de toutes les Eglises » (2 Co. 11, 28). Le foyer d'Aquilas et Priscilla, qui s'est largement ouvert, là où il se trouvait, pour être la maison de la communauté chrétienne, a certainement participé à ce souci apostolique, que ce soit envers l'église de Corinthe, envers celle d'Ephèse ou celle de Rome. Mais il l'a fait plus généreusement encore, d'une façon que nous ignorons,

envers des églises dont nous ne savons même pas les noms mais qui doivent être nombreuses, puisque Paul n'hésite pas à écrire que « toutes les églises de la gentilité leur doivent de la gratitude » (Ro. 16, 4).

Ainsi, en compagnonnage avec Paul, en lien avec Apollos, en contact avec les églises de Corinthe, d'Ephèse, de Rome et « toutes les églises de la gentilité », Aquilas et Priscilla ont-ils vécu un ministère d'évangélisation du monde païen. Ils l'ont accompli ensemble, en s'intégrant dans le réseau de relations où s'exprimait alors la « communion fraternelle » (Ac. 2, 42) de l'Eglise primitive.

Et d'autres aussi...

La maison d'Aquilas et Priscilla ne fut pas la seule à jouer le rôle de maison d'accueil pour les communautés locales. Nous en connaissons d'autres. A Philippi, les frères se réunissaient chez Lydie, la marchande de pourpre convertie par Paul (Ac. 16, 40) ; ainsi sa maison devint, selon la remarque d'Annie Jaubert « le premier centre d'évangélisation en Europe » (4). Lorsque Paul passa de nouveau à Corinthe pendant l'hiver 57-58, l'église avait comme hôte un certain Gaius (ou Caius), un converti de la première heure, un des rares que l'Apôtre avait baptisé (I Co. 1, 14) ; c'est de là qu'il adressa sa lettre aux Romains (Ro. 16, 23). A Laodicée, la communauté se rassemblait dans la maison d'une femme, Nympha (Col. 4, 15). Un couple riche et influent de Colosses, Philémon et Apphia, accueillait la communauté qui s'était formée sous l'impulsion d'Epaphras (Phm 1-2) et leur fils, Archippe, y exerçait un ministère (Col. 4, 17). Une famille que Paul estimait : il appelle Philémon son « bien-aimé collaborateur » et Archippe son « compagnon d'armes ».

Dans le champ immense ouvert à son apostolat, Paul n'est pas seul. On serait parfois tenté de ne voir que lui, tant il s'impose par la force de sa personnalité, son rayonnement spirituel, et la fécondité de son action apostolique. Sans compter que le livre des Actes ne cesse de fixer sur lui l'attention de son lecteur. Mais ce serait une illusion, qui défigurerait l'image de l'Apôtre et l'histoire de l'évangélisation. En réalité, Paul partage sa tâche avec de multiples collaborateurs. Les noms de certains, comme Barnabé, Silas, Timothée, Tite, nous sont familiers. Il en eut d'autres, que nous avons évoqués au cours de cet article. D'autres encore que nous pouvons découvrir en lisant ses lettres. Et avec eux, l'action de l'Apôtre s'appuyait également sur ces maisons d'accueil où se réunissaient les églises locales :

(4) A. Jaubert, in Collectif « Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament », Le Seuil, p. 20.

elles constituaient autant de relais sur la longue route qui conduisait le monde païen à la rencontre du Christ.

Les premiers chrétiens n'avaient pas d'autre moyen pour se réunir que d'avoir recours à l'hospitalité d'un frère, dont la maison pouvait les accueillir. Cela relevait simplement des conditions d'existence dans une société donnée. Mais cette coutume contribua à marquer de certains traits les premières églises.

Et d'abord l'hospitalité. Nous en avons relevé l'importance à propos d'Aquila et Priscilla. On la jugeait tellement indispensable à la vie des communautés, que les épîtres pastorales exigeaient des responsables qu'ils soient « hospitaliers » (I Tim. 3, 2 ; Tt 1, 8). C'était aussi nécessaire que la capacité d'enseigner.

Ensuite le style familial des églises. On se trouvait en relation les uns avec les autres comme entre gens d'une même maison. L'église locale, c'était la maison de ce chrétien où l'on s'accueillait entre frères, la maison où l'on se reconnaissait de la famille de Dieu, en réalité la maison de Dieu. Les responsables en étaient les « intendants » et ils avaient à en prendre soin de la même manière que l'on gouverne sa propre maison. D'où cette exigence envers ceux qui exerçaient des fonctions dirigeantes : « Que l'épiscopat sache bien gouverner sa propre maison et tenir ses enfants dans la soumission en toute dignité ; quelqu'un, en effet, qui ne saurait gouverner sa propre maison, comment prendrait-il soin d'une église de Dieu ? » (I Tim. 3, 4-5).

C'est dans ce cadre domestique que les premiers témoins de la foi donnaient le témoignage d'une nouvelle fraternité entre les hommes. C'est dans ce climat familial, à la fois simple et exigeant, qu'on se livrait à la prière et à la réflexion. Dans une société où l'Evangile, avec son message d'amour, de justice et de paix, bouleversait l'ordre établi et introduisait un ferment révolutionnaire, de graves problèmes se posaient à la conscience chrétienne. Ce fut le cas à Colosses, dans la maison de ce riche Philémon qui était l'hôte de l'église locale. Et justement à propos de l'un de ses esclaves, Onésime, qui s'était enfui à Rome, puis, converti par Paul, avait trouvé refuge près de lui comme un « frère fidèle et très cher » (Col. 4, 9) ; Pour éviter de graves ennuis - car c'était contraire au droit en vigueur -, l'Apôtre le renvoie à son maître, en même temps qu'il lui adresse un billet. Fait significatif : cette courte lettre, pleine de tact et d'habileté, est destinée non seulement à Philémon et à ses proches, mais à « l'église qui s'assemble dans sa maison » (Phm 2). Ceux que la maison de Philémon accueille se trouvent aussi concernés que le maître de maison lui-même par le cas d'Onésime, qui pose concrètement à leur conscience de disciples de Jésus le problème de l'esclavage. Il va falloir débattre ensemble de la suite à donner au billet de l'Apôtre, qui recommande d'accueillir l'esclave comme un frère et suggère même de l'affranchir (Phm. 17 et

21). La responsabilité de tous est engagée dans un tel débat, un peu comme dans une affaire de famille.

Enfin, le lien qui s'établissait de fait entre les églises locales et les foyers d'accueil fait apparaître le rôle des couples et des femmes elles-mêmes (comme Lydie, Nympha...) dans les premières communautés. Aux hôtes de l'église, des services incombent tout naturellement, comme l'accueil, l'animation ; certains autres sans doute, selon les circonstances. Les lettres de Paul, d'autre part, nous ont laissé les noms de femmes qui ont accompli un service dans leur communauté, telle Phœbé, diaconesse de l'église de Cenchrées, le port oriental de Corinthe (Ro. 16, 1). Les salutations de la lettre aux Romains font même mention de femmes qui auraient exercé une responsabilité particulière dans la communauté. En effet, il parle d'elles comme « s'étant donné de la peine dans le Seigneur ». Or, « se donner de la peine » c'est, selon une expression familière à l'Apôtre, ce qui qualifie la fonction de chefs de communauté et justifie l'obéissance et les égards dus à leur personne (I Th. 5, 12 ; I Co. 16, 16). Il s'agit ici de Marie, une romaine, dont Paul écrit aux chrétiens de Rome : « elle s'est donné beaucoup de peine pour vous » (Ro. 16, 6) ; de Tryphène et Tryphose, deux femmes grecques « qui se sont donné beaucoup de peine dans le Seigneur » ; de la « chère Persis qui s'est donné beaucoup de peine dans le Seigneur » (Ro. 16, 12). La communauté primitive a reconnu aux femmes une place qu'elles n'occupaient pas dans la société de leur temps. Certes, les consignes données par Paul en certaines circonstances se ressentent du contexte social de l'époque (cf. I Co. 14, 34-35). Mais le ferment évangélique a fait bouger quelque chose dans les rapports humains où désormais « il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous, vous n'êtes qu'un en Jésus-Christ » (Ga. 3, 28).

Conclusion, ou plutôt ouverture ?

Quelques flashes sur un couple de chrétiens du 1^{er} siècle ne justifient pas une conclusion ; ce serait risquer de figer ce qui doit rester mouvant. Ils se proposent plutôt comme ouverture à une recherche, dont l'histoire, déjà si riche d'expériences diverses, ne saurait connaître de terme.

Si, dès le début du Christianisme, « le » ministère apostolique se dégage en fait comme un élément essentiel de la structure de l'Eglise, cette constatation ne peut être dissociée de deux autres non moins importantes. La première, c'est que « le » ministère apostolique lui-même, loin de se figer dans une forme définitive, a revêtu différentes formes de réalisation concrète selon les différentes communautés

chrétiennes. La seconde, c'est qu'avec lui s'articulent « des » ministères autres, nécessaires selon les temps et les lieux à la diffusion de l'Evangile et à la construction du Corps du Christ. Des ministères qui mettent en œuvre la responsabilité commune des chrétiens au service de la mission. L'histoire d'Aquila et Priscilla en est une illustration. Nous avons aussi rencontré au passage Apollos, Epaphras et d'autres. Dans une vue plus large, la lecture de I Co. 12 est particulièrement significative à cet égard. Ce fut ainsi à Corinthe, parce que c'était Corinthe. Il en est différemment ailleurs, parce que justement c'est ailleurs. Chaque Eglise a sa « figure » propre, dessinée par son histoire, sa culture, les facteurs déterminants (économiques, sociaux, politiques...) de la société où elle s'implante.

Le souhait que nous formulons, c'est qu'en fidélité avec la tradition vivante fécondée par les renouvellements imprévisibles de l'Esprit, s'ouvrent de plus en plus dans l'Eglise du Christ des espaces de liberté. Des espaces favorables à la recherche pour que l'esprit missionnaire, qui a déjà inspiré des réalisations fécondes, ne cesse de se renouveler et que les chrétiens puissent toujours découvrir, en fonction des données concrètes des mondes où ils vivent, les ministères qu'appelle le service de l'Evangile. Dès lors, on se rend compte qu'il ne s'agit pas seulement de reproduire ni de répéter des modèles. Il s'agit de risquer une œuvre enthousiasmante d'invention, où s'épanouira la diversité des formes dans la communion du même Esprit.

Alors le livre des Actes des Apôtres, conduit par Luc jusqu'à l'arrivée de Paul au centre de l'empire romain (Ac. 28, 14, 30-31) - c'était son monde à lui -, n'en restera pas à ce point final. Obéissant au dynamisme de la Parole qui ne cesse de la pousser jusqu'aux limites extrêmes de l'espace et du temps (Ac. 1, 8 et Mt 28, 20), il continuera de s'écrire et de s'inscrire dans l'aujourd'hui de notre histoire.

La santé dans le Tiers-Monde une tâche pour l'Eglise

Jean-Marc Ela *

Dans les pays du Tiers-Monde, la maladie fait partie du cercle vicieux de la pauvreté, de la dénutrition ou de la malnutrition, de l'absence absolue ou relative de l'hygiène et de la dégradation constante de l'environnement. Toutes les données statistiques concernant la situation sanitaire du Tiers-Monde sont plus qu'accablantes, et révèlent des inégalités et un état de dénuement frappants :

— *selon les estimations internationales, plus de 3 milliards d'êtres humains (sur environ 4 milliards) sont entièrement privés de soins médicaux ;*

(*) Voir Lettre aux Communautés, n° 88, p. 14.

- alors qu'il y a en moyenne un médecin pour six cents habitants dans les pays industrialisés, le Niger en compte un pour 55 000 habitants et l'Ethiopie un pour 70 000 habitants ;
- l'espérance de vie à la naissance s'élève à 43 ans en Afrique, 49 en Asie, à 60 en Amérique latine (73 dans les pays industrialisés) ;
- dans les hôpitaux et les Centres Sanitaires de la Tanzanie et du Soudan, le taux de mortalité infantile est dix fois plus élevé que dans les pays riches.

Quelques maladies (d'après Easthscan, 1981)

- La malaria, 150 millions de personnes en souffrent. En Afrique cette maladie tue, chaque année, 1 million d'enfants de moins de 14 ans.
- La bilharziose est une maladie du sang transmise par les escargots et rend les personnes très vulnérables à d'autres infections. Elle touche 180 à 200 millions de personnes.
- La filariose, cause d'éléphantiasis et de perte de vue, affecte près de 300 millions de personnes.
- La maladie du sommeil atteint 35 millions de personnes en Afrique et 10 millions en Amérique du Sud.
- La lèpre. On dénombre encore de 11 à 12 millions de cas.
- La trachome, principale cause de cécité, affecte près de 600 millions de personnes.

L'examen de la situation sanitaire du Tiers-Monde met aussi en évidence un phénomène de glissement vers le sous-développement : en effet, les politiques nationales de plusieurs pays en voie de développement sacrifient littéralement le domaine de la santé en faveur de préoccupations politiques et économiques importantes pour l'Etat, mais qui ne rendent pas nécessairement service à l'ensemble de la population. Ce fait est démontré par les données qui comparent la part des dépenses de la santé à celle de la défense nationale dans les budgets de quelques pays du Tiers-Monde.

Des intérêts financiers ou politiques prennent les décisions et la population, mal informée, n'a aucun moyen de se faire entendre. On continue un peu partout à concevoir des systèmes de santé sous la forme d'une pyramide dont on ne prend que le sommet en considération, c'est-à-dire les hôpitaux, les médecins et une technologie destinée à une mino-

rité. Au Nigeria, par exemple, un hôpital de réputation internationale, dont le coût de fonctionnement représente environ 80 % du budget de santé de l'Etat, pour 10 % de la population, possède un magnifique service traitant les cas de tétanos, mais ne s'occupe nullement de vacciner, et à quelques centaine de mètres de là, les gens meurent de choléra par manque d'une hygiène élémentaire.

On dénombre actuellement 87 différentes catégories de maladies spécifiques aux Tiers-Monde. Sur ces 87 maladies recensées, des méthodes d'immunisation existent contre 10 affections et l'on dispose d'une chimiothérapie satisfaisante contre 23 autres maladies. Il y a 32 maladies pour lesquelles il n'existe pas de traitement médicamenteux approprié. Pour le reste, les médicaments connus ne donnent satisfaction que partiellement.

Des commerçants peu scrupuleux qui dirigent des officines de courtage profitent largement de la situation. Ils offrent à des prix particulièrement « avantageux » des médicaments sous-dosés, périmés et dont la qualité de fabrication laisse beaucoup à désirer, et qui constituent finalement un danger pour les patients. « Les responsables de ce déferlement de médicaments imités, aux douteuses normes de fabrication, sont, pour la plupart, des officines qui fonctionnent avec un courtier, armé d'un téléphone et flanqué d'une secrétaire... Cette piraterie serait une simple anecdote, si elle ne constituait une atteinte au respect de la santé humaine, et si le profit commercial, dans ce cas, ne s'alliait à une véritable attitude raciste : ce n'est pas bon, mais c'est toujours bon pour les Noirs ». (Morineau, 1980).

En 1979, l'OMS a lancé le mot d'ordre ambitieux : « La santé pour tous en l'an 2000 ». Conformément à cet objectif, l'OMS vise à la création des conditions de santé pour tous les citoyens du monde, afin qu'ils soient en mesure de mener une vie socialement et économiquement équilibrée. Le programme élaboré par l'OMS en vue d'atteindre son but dans les décennies à venir comprend l'introduction des soins de santé primaires dans les pays en voie de développement. Dans ce domaine, une attention particulière doit être accordée aux problèmes de l'environnement, qui sont déterminants pour la situation sanitaire. Autrement dit, l'amélioration des conditions d'hygiène, l'assainissement de l'environnement, l'approvisionnement en eau potable sont définis comme les conditions primordiales de santé. De nombreuses expériences montrent que les maladies infectieuses reculent lorsque l'hygiène et la salubrité du milieu sont satisfaisantes. Cela suppose que l'ensemble de la population participe à la promotion de la cause commune de la santé.

Ces quelques notes sont extraites de : « les médicaments et le Tiers Monde », un livre d'Andras November, publié aux Editions Pierre Marcel Favre.

Dans une intervention devant les formations sanitaires du Nord-Cameroun, au début de cette année, J.M. Ela a examiné avec sa rigueur critique habituelle la situation catastrophique de la santé publique en Afrique du fait d'une pratique de soins conduite de haut en bas et qui n'atteint guère les paysans pauvres et les habitants des bidonvilles, et du fait de l'orientation de la production agricole vers l'exportation. « Objet de soins » dont ils ne peuvent percevoir le sens, les « pauvres noirs » sont condamnés à confier à d'autres la réparation des traumatismes qu'ils subissent parce qu'ils ne sont plus en mesure de gérer eux-mêmes la production de leurs moyens de subsistance et de leurs conditions d'existence : la médecine elle-même est prise au piège de la structuration de la société dans l'inégalité croissante entre une petite classe dirigeante et des masses destinées à la pauvreté absolue.

Une des caractéristiques de la « mission » des temps modernes est incontestablement l'importance qu'elle a donnée aux soins à assurer aux malades : tout missionnaire était plus ou moins infirmier, ambulancier, tandis que les dispensaires se construisaient au même rythme que les églises ou les écoles. Sans mettre en question le dévouement inépuisable de tous ceux qui se sont consacrés ou se consacrent à cette nécessaire médecine curative, on ne peut plus éluder les questions redoutables qu'elle pose : celles que pose toute action palliative ; ceux qui y investissent leurs énergies, leur temps et leur cœur sont les premiers à les soulever, voire à se reconvertir à l'éducation sanitaire ou à la médecine préventive. Mais il faut aller encore plus loin et s'interroger sur les conditions d'un développement qui puisse avoir pour effet la santé publique et sur les conditions d'une évangélisation qui rende possible la prise en charge par les communautés de leur destin collectif.

Après avoir relu quelques textes bibliques où il est question des rapports entre péché et maladie, entre santé et salut, l'auteur interroge l'Eglise sur ses responsabilités dans la promotion d'un développement qui permette, ici aussi, le passage « de l'assistance à la libération ». C'est cette partie de son texte que nous publions (1).

(1) Foi et Développement n° 90, octobre 1981. Centre Lebreton, 9, rue Gégégaud, 75006 Paris.

Sous-développement et maladie

L'analyse des indicateurs socio-économiques de la santé en Afrique permet de dévoiler les mécanismes qui enferment l'homme dans le cercle de la misère et de la maladie. La question alimentaire et sanitaire est inséparable d'un système économique et social. Maladies et nutrition ne sont jmais ici « choses en soi » mais effets d'une organisation sociale et de « ses produits ». Dans les situations où nous sommes, le régime de la propriété foncière, les classes dominantes, le pouvoir et les orientations économiques qui fabriquent la pénurie des terres et la malnutrition, ont des incidences sur la santé de l'homme. Les processus de la maladie s'intègrent dans une série de facteurs qui condamnent les populations africaines à dépendre de bon vouloir des puissants qui, au gré des impératifs de leurs économies, réaménagent et modernisent les rapports de dépendance qu'ils imposent au reste du monde. Ils sont liés au sous-développement qui n'est pas autre chose que le produit du développement des autres, à l'heure où l'Afrique tend à devenir le champ de bataille des intérêts multinationaux, tandis que les empires occultes de la finance contribuent à la paupérisation absolue des groupes sans défense.

Le lieu de la maladie en Afrique noire, c'est la réalité déterminante de notre temps et de notre condition historique ; c'est le fait de la domination qui travail souterrainement les institutions et les structures, les modes de relation, les rapports internes et externes. Il nous faut abandonner l'idéologie qui fait de la maladie une fatalité, l'irruption de l'Adversaire qui vient de l'imaginaire, c'est-à-dire qui échappe, en définitive, à la responsabilité de l'homme et au projet des hommes vivant en société.

Dans le contexte actuel, la maladie est le résultat de l'agression des hommes vis-à-vis des autres ; elle provient d'un système de violence, d'un ensemble de carences et de l'accaparement par une minorité des moyens de vivre dans la dignité. Lier maladie et sous-développement, c'est respecter aujourd'hui la liaison entre la maladie et la dépossession, l'exploitation et la dépendance.

Il faut bien reconnaître ici un fait essentiel : l'organisation du monde, dont l'analyse montre qu'elle produit nécessairement le sous-développement, l'injustice et la misère, apparaît dans son incompatibilité radicale avec le Dessein de Dieu ou la reconnaissance de Dieu comme Dieu. Si Dieu a un dessein sur l'Afrique d'aujourd'hui, une société où des millions d'enfants sont condamnés à la malnutrition et à la maladie ne peut corres-

pondre à ce Dessein. Mettre en évidence cette contradiction avec Dieu, à partir de l'état économique et social qui est le nôtre, avec les maladies propres à notre environnement historique et culturel, c'est recevoir l'appel à participer à la transformation de ce monde mal fait. Telle est, aujourd'hui, la condition de toute conversion à une relation vraie avec Dieu. Il nous faut désormais réentendre la Parole de Dieu à partir du sous-développement et de ses conséquences en y faisant apparaître une véritable ligne de force : l'acceptation de l'injustice engendrée par un système médical, reflet des structures socio-économiques, est incompatible, au même titre que l'idolâtrie, avec le culte à rendre à Dieu. En d'autres termes, la résistance active, à partir des problèmes de santé de l'homme, à la structuration de la société africaine dans l'inégalité est constitutive de la pratique de la foi...

La tentation est grande, dans les Eglises, de se délecter à soigner les maladies les plus répugnantes comme pour épuiser ses fonds d'investissement de soi dans les œuvres de compassion et de miséricorde. Une sorte de nihilisme transparait parfois dans cette rage à soigner, et, à la limite, à transformer les malheureux sur lesquels on se penche en bon Samaritain et dont on s'occupe en « objets » de soin, sans autre relation au plan économique et social où se situe, précisément, l'origine des maux. Jusqu'ici, la médecine n'a pas toujours résisté, surtout dans les missions, à la tentation de la bienfaisance et de l'assistance. Or cette pratique n'a pas réussi à faire disparaître les facteurs de morbidité en dépit des réussites ponctuelles et sectorielles. Malgré toutes les dépenses financières et le dévouement, elle s'est avérée incapable de promouvoir l'émergence des hommes et des groupes autonomes. Dans cette perspective, la médecine largement répandue dans les missions, comme aussi celle pratiquée dans les structures héritées de la colonisation, apparaît comme une véritable maladie dont il faut guérir aujourd'hui l'Afrique Noire.

Quelle médecine pour quelle société ?

Pour répondre aux tâches de la santé de l'homme là où nous vivons, il faut oser aller contre les idées reçues et les pratiques qui dépossèdent l'homme de sa propre responsabilité devant les conditions de son existence. Vatican II a rappelé que l'éveil de l'homme à son intelligence et à la grandeur de sa liberté est une tâche de l'Eglise. Les services de santé assument ici une action proprement pastorale dès lors qu'ils contribuent à créer

une situation irréversible qui libère l'homme des forces de mort. On ne répond pas à ce projet global par une pratique qui ne porte que sur les effets du processus de la maladie : il s'agit d'aller à la racine, par une refonte des conditions de vie dans la société. Comme disait Vatican II, « il faut travailler au renouvellement des mentalités et entreprendre de vastes transformations sociales » (G.S. 26,2).

Dans une conjoncture missionnaire où le combat pour la justice est une dimension constitutive de la prédication de l'Evangile (1), la recherche d'un système de santé pour les oubliés de l'indépendance oblige les institutions médico-sanitaires à réévaluer leurs conceptions et leurs pratiques. Nous prenons conscience aujourd'hui, dans l'Eglise, de la nécessité de défendre l'homme et de lutter contre la misère. Dans nos pays où la situation économique et sanitaire est particulièrement difficile pour la majorité des populations africaines, il nous faut rejoindre l'homme là où il est, les pieds dans la boue. Si les Kirdis du Nord-Cameroun sont malades parce qu'ils sont des paysans écrasés par les injustices et la famine, il paraît difficile de travailler à leur santé sans les amener à sortir du silence et à échapper au statut de paria qu'on tend à leur imposer, les enfermant ainsi dans le cercle du sous-développement et de la maladie. La prise de la parole et la mise en œuvre des forces de résistance à toutes les formes de fatalité appartiennent à la recherche des signes du Royaume dans le concret de la vie quotidienne.

Comment vivre l'Evangile dans une situation où les hôpitaux sont les centres d'exploitation et de corruption ? A l'heure actuelle, on n'est pas admis dans un hôpital public, on n'y est pas traité en fonction des nécessités. La notion d'urgence tend à disparaître. Il est difficile d'obtenir un lit d'hôpital, même si la maladie dévore votre chair. Les riches, le « patron », n'ont pas la moindre difficulté pour voir un médecin, pour trouver des places pour eux et ceux qui les accompagnent. On mobilise des spécialistes pour soigner le rhume des hommes d'affaires, pour soigner la constipation de Monsieur le Ministre, pendant que les enfants des pauvres et des hommes sans pouvoir et sans appui meurent alentour parce qu'ils n'ont pas d'argent pour payer les médicaments. Nous vivons dans une société où l'on n'examine pas le malade, mais la richesse, c'est-à-dire la

(1) Cf. Le Synode 1974.

classe, la position de pouvoir qu'on occupe dans la dynamique des rapports sociaux. La nourriture, les fruits, la salade, la viande et le poisson, l'eau potable sont indispensables à la bonne santé, mais ces aliments sont pour beaucoup des produits de luxe. Les chiens qui gardent les villas des quartiers résidentiels sont mieux nourris que les Kirdis du Nord-Cameroun. C'est cela qui doit changer. Comment ? Je vous le demande. Ce qui s'impose, c'est que la lutte contre la maladie doit désormais se placer dans le cadre de la lutte pour une autre société, un autre homme, un autre système de production, une autre manière de vivre entre les hommes, au sein de la famille comme dans la société globale. Il faut à la fois lutter contre les forces aliénantes et rendre à l'homme sa responsabilité vis-à-vis de lui-même et de son corps, mettre en cause ce qui relève de l'arbitraire et du destin.

La médecine elle-même doit être « soupçonnée » dans la mesure où elle risque de sacraliser le désordre établi, d'être utilisée contre les pauvres et les plus démunis. Dans la situation coloniale, tout a été utilisé pour opprimer et exploiter l'homme, y compris les vaccinations et les soins de santé. Comme les routes, les gendarmes, l'éducation, la technologie, les lois et les champs, l'assistance médicale avait un contenu déterminé en fonction de la nature du pouvoir colonial et de la société d'exploitation. Aujourd'hui, les multinationales, qui trouvent en Afrique un véritable paradis fiscal, obligent les paysans noirs, par la médiation des structures nationales de relais, à cultiver le coton ou le cacao qu'elles s'approprient à des prix de misère. L'homme travaille la terre non pour manger mais pour les intérêts étrangers. Ne convient-il pas de rompre avec un tel système ?...

En Afrique noire, la prétendue « modernisation » agricole n'a pour rôle, la plupart du temps, que d'introduire le paysan dans l'économie marchande, c'est-à-dire coloniale : au Nord-Cameroun ou au Tchad, on encourage le coton au détriment du mil. Cela crée la faim de « l'agriculteur moderne ». Faut-il entrer dans le jeu des programmes d'aide alimentaire qui transforment nos pays en mendiants, secourus par des organismes pseudo-humanitaires dont l'assistance bloque tous les efforts d'autopromotion ? Un grand nombre de gouvernements africains abdiquent aujourd'hui devant leur responsabilité dans le domaine de la nutrition qui impose des choix économiques et politiques. Ils préfèrent tendre la main, entretenant ainsi une situation qui crée de nouvelles dépendances. Est-ce ce système que l'on doit soutenir et consolider ? Ou bien les institutions sani-

taires doivent-elles stimuler un autre système de production orientée vers la satisfaction des besoins alimentaires de toutes les catégories d'âge, pas seulement les femmes enceintes ou les enfants en période de sevrage ? Les dispensaires ou les hôpitaux peuvent-ils devenir des centres d'incitation à une agriculture autre que celle qui enrichit les riches et organise le développement rural contre les paysans ? Nous ne pouvons pas continuer à multiplier des questions de ce genre. Il suffit d'en souligner l'importance dans une situation où les problèmes de la santé peuvent contribuer au développement de l'homme et à l'émergence de nouvelles formes d'organisations sociales. Ces problèmes ne doivent pas être escamotés au moment où l'on constate de plus en plus l'inefficacité globale et le danger d'une médecine coûteuse qui réduit l'homme en consommateur de produits pharmaceutiques et compromet sa capacité autonome à faire face à la douleur et à l'infirmité (2).

Une recherche de la santé pour l'homme n'a de sens aujourd'hui, semble-t-il, qu'à l'intérieur d'un projet global cherchant à réduire les contradictions engendrées par une situation d'inégalité dont les effets se traduisent sur le plan sanitaire et nutritionnel. Le combat sanitaire est un combat qui exige l'engagement et la transformation de tous les secteurs d'activité, de toutes les structures et de toutes les mentalités...

On ne peut retrouver les gens de la brousse ou les populations urbaines pour les amener à formuler leurs besoins et leurs aspirations, à analyser et à comprendre leur santé, sans se remettre soi-même en cause. On ne peut lutter pour la santé des pauvres sans chercher à renverser un pouvoir médical qui tend à devenir un facteur d'oppression devant lequel les gens se résignent, d'autant plus facilement qu'il se pare des vertus de la charité ou de la bienfaisance...

On peut, avec une parfaite conscience de faire le bien, avec l'esprit de service et le souci des pauvres, faire triompher un système de domination, en démontrer l'efficacité et, à la limite, amener ceux qui en sont les victimes à l'accepter et à l'intérioriser. Nous devons apprendre à nous méfier de nous-mêmes et de nos bonnes intentions. Ce devoir de vigilance s'impose dans une démarche de foi...

(2) Les réflexions de Ivan Illich sur ce thème restent toujours actuelles : « Némésis médicale. L'expropriation de la santé », Seuil 1975.

La tâche de l'Eglise, dans la mesure où son action ne se limite pas à des réponses données aux problèmes des clercs, est de s'engager, à partir de la santé, pour la défense de la majorité exploitée et dominée. Le véritable enjeu de la santé de l'homme dans notre société, c'est une exigence de combat. Le médecin, l'infirmier, l'animateur de base, engagé dans les problèmes de santé et nutrition, jouent, jour après jour, dans leur travail quotidien, un rôle évangélique important, qui exige d'eux une conscience prophétique élevée. S'il convient d'éviter de réduire le problème sanitaire à une sorte de technologie médicale qui masque l'essentiel des tâches à entreprendre, c'est parce que aujourd'hui, ce que l'Evangile réclame, c'est de barrer la route à l'exercice de la médecine à des fins lucratives. Cette médecine, qui est une médecine de classe, condamne les pauvres à la marginalisation et à la maladie. Elle accélère le processus de la dégradation des conditions d'existence de ceux qui ne font pas partie des sauvés du Déluge, dans un contexte où les Soleils des indépendances n'ont engendré, depuis vingt ans, qu'amères désillusions. Pour les masses paysannes et populaires, il n'y a de promotion véritable que si l'on met fin, à partir des problèmes de santé et de nutrition, à l'exploitation et à la spéculation de la maladie.

La santé des "sans dignité" : un défi pour les églises

Nous sommes donc confrontés à un défi où l'enjeu ultime est la concrétisation des signes du Royaume de Dieu dans l'Afrique aujourd'hui. Nous avons rappelé qu'il est difficile de trouver des réponses neuves aux problèmes de santé de l'homme africain en mettant entre parenthèses les problèmes de développement qui sont, en définitive, des problèmes politiques, au sens fort du terme. Un regard sur notre société, à la lumière de la foi, met en évidence le péché du monde, non seulement dans le cœur de l'homme, mais aussi dans une organisation injuste de la société qui engendre des tensions, des conflits, l'exploitation d'une majorité par une minorité de privilégiés des villes. La foi est une force de transformation de l'homme et du monde. Elle nous pousse ici à poser des gestes de solidarité avec les exclus de la croissance médicale et à rompre avec une médecine de classe, aliénante, pour promouvoir la santé au service de l'homme, et particulièrement des plus démunis. Trop de valeurs évangéliques sont engagées dans cette recherche pour qu'on y voit une simple activité profane. Si « la communauté des chrétiens se reconnaît réellement et inti-

mement solidaire du genre humain et de son histoire » (G.S. 1), il lui faut assumer les luttes pour la santé comme une tâche d'Eglise. On sait que toute la prédication de Jésus est centrée sur le Règne de Dieu (Mt 4,23 ; 9,35). Or ce qui se joue dans les efforts de promotion de la santé, ce n'est pas seulement la guérison d'un corps abîmé par la maladie, mais la liberté et la justice, une nouvelle relation de l'homme à lui-même et au monde. Si les chrétiens comprennent que croire, c'est s'engager aux côtés des pauvres et des opprimés, alors la santé de l'homme devient un lieu de la lutte pour une société où le Royaume de Dieu se cherche et se construit. Il serait absurde de séparer radicalement le Royaume de Dieu des luttes tendant à instaurer la justice comme si le Règne de Dieu se situait dans un autre monde, indifférent aux désordres de ce monde où nous vivons. Certes, aucune réalisation historique ne peut être considérée comme fin ultime. L'homme et le monde sont en avant de nous. Une société délivrée de l'exploitation et de l'esclavage serait encore en attente de sa libération, celle qui doit advenir au « huitième jour ». Cela nous invite à raviver une espérance active pour inscrire dans l'actualité de l'histoire les signes du monde à venir...

Dans le système d'inégalité qui se construit au sein des sociétés dépendantes d'Afrique, cette lutte est plus que jamais nécessaire. Comme le demandait Paul VI « Il faut se hâter : trop d'hommes souffrent, et la distance s'accroît qui sépare le progrès des uns et la stagnation voire la régression des autres (...). Il est des situations dont l'injustice crie vers le ciel (...). Qu'on nous entende bien : la situation présente doit être affrontée courageusement et les injustices qu'elle comporte combattues et vaincues. Le développement exige des transformations audacieuses, profondément novatrices. Des réformes urgentes doivent être entreprises sans retard. A chacun d'y prendre généreusement sa part » (3).

Les hommes et les femmes impliqués au sein des Eglises d'Afrique dans les projets et les actions de santé sauront-ils se renouveler en profond pour inventer, dans ce domaine vital, une alternative capable de rendre aux pauvres leur dignité dans la situation actuelle de notre société ?

(3) Paul VI, le développement des peuples, éd. du Centurion, 1967, pp. 77-78.

INFORMATIONS ET NOUVELLES

Noël en Tanzanie

Je devine que les nouvelles que nous vous donnons de la famine et du choléra vous font un choc ! La famine : le gouvernement continue à distribuer un peu de secours en priorité aux villages sinistrés, du sorgho rouge et de petites quantités de maïs. Mais les autorités du département et de la région sont très pessimistes : il n'y a plus de nourriture disponible dans le pays... sauf chez certains paysans plus riches que les autres. D'autre part, le choléra traîne... A Nzali même, il y a eu une accalmie pendant quelques jours, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de nouveaux malades... et puis ces derniers jours, encore un malade qui entre à l'hôpital, et le jour suivant, deux. C'est dire que le microbe est toujours là. La quarantaine ne peut être levée que 15 jours après la sortie du dernier malade de l'hôpital ; alors seulement on peut être sûr qu'il n'y a plus de risque de contagion... à condition évidemment qu'un porteur de germes ne vienne pas rendre visite au village ! car dans certains autres villages, à Nlimwa par exemple, l'épidémie avait disparu depuis plus de deux semaines et puis brusquement plusieurs malades se sont déclarés de nouveau. Alors il faut tout recommencer.

Au moment de Noël : interdiction de rassemblement à cause d'une épidémie de choléra

Je sais que le plus grand nombre de familles chrétiennes se sont réunies chez elles et ont prié le matin de Noël. Nous trois aussi à la maison ici. En essayant de célébrer l'espérance de Noël... Car Noël n'est rien si ce n'est pas un message d'espérance ! Qu'est-ce que ça veut dire pour moi aujourd'hui, à Nzali ? J'ai pensé à « la joie pour tout un **peuple** », de l'évangile. J'ai pensé aux petits, aux humbles, des paysans la plupart du temps... à ceux qui ne savent pas s'exprimer... Je crois que le peuple de Nzali m'est un peu rentré dans la peau ; non pas comme un buisson d'épines sur le bord du sentier qu'il suffit de faire un détour pour éviter, mais un peu à la manière d'une écharde... La quête pour la nourriture, le travail long et pénible pour un résultat ridicule, le labourage à la houe sous un soleil de plomb pour une récolte de misère, les marches à pied, la maison sale... Je crois que mon cœur en est marqué pour la vie, agrandi ! Pendant notre célébration, par la porte ouverte, je voyais les femmes passer

pour aller puiser de l'eau et j'entendais le pilon de la voisine : pour une multitude, la fête de Noël ne change rien à leurs durs travaux quotidiens... et ce ne sont que des « petits », des humbles...

Quant à la joie de Noël, elle avait un peu de la peine à s'extérioriser ! Par la force des choses, c'était un Noël en équipe. Pour moi, ça représente une espérance, cette équipe reformée ; il y a avancée malgré bien des brouillards. Avancée aussi dans le secteur.

Toujours à propos de Noël. Ce matin, je venais de terminer la lettre au Logis. Un milicien vient chez moi. Il arrivait de Majereko envoyé par le président du village pour un message au président de Nzali. Il m'apportait une lettre écrite par les chrétiens de Majereko dont j'étais sans nouvelles depuis un mois et demi. Tiens je vous traduis cette lettre :

« Majereko, le 27/12/81

A toi, ndugu P. Ivo,

Nous envoyons nos salutations au nom du Seigneur. Nous vous saluons vous tous, nos frères qui êtes à Nzali, notre frère Jakson et ses enfants, et ndugu Jacobo et tous les membres de la paroisse de Nzali. Comment allez-vous ? Etes-vous en bonne santé ? Nous sympathisons avec vous pour le malheur de la maladie et l'épidémie de choléra. Si vous êtes en bonne santé, alors nous rendons grâces. Pour nous ici, depuis qu'a commencé la quarantaine du choléra, nous n'avons jamais cessé de prier car tous les dimanches nous faisons l'of-

fice à l'église. C'est en ces jours-là que nous avons eu des ennuis avec les miliciens mais nous avons réussi quand même à faire l'office jusqu'à aujourd'hui. Ce n'est que le 25 décembre que nous avons eu la permission de faire la messe (sic) mais pendant une demi-heure seulement. Mais nous avons désobéi sans nous occuper de personne et nous avons prié de 8 h du matin jusqu'à 6 heures du soir sans nous disperser et nous avons célébré là, à l'église sous l'arbre. Ceux qui ont participé étaient au nombre de 70 et plus. C'est pourquoi nous nous souvenons les uns des autres au nom du Seigneur et prions les uns pour les autres jusqu'à ce que nous puissions nous rencontrer de nouveau.

Nous n'avons rien d'autre à ajouter. Saluez tous nos frères, les jeunes de l'église et les anciens de l'église d'ici te prient de leur donner une réponse au sujet de l'épidémie de choléra chez vous.

Nous, nous sommes en bonne santé et personne n'a été malade à Majereko. Au contraire, nous sommes inquiets au sujet de nos frères de Mlimwa ; je ne sais pas dans quelle situation ils sont là-bas. De tous ceux-là souviens-toi dans la prière. Salue-les au nom du Seigneur.

A toi, les membres de l'église de Majereko ».

Voilà ! je vous l'ai traduite telle quelle, vous apprécierez le style ! Je ne peux pas vous en dire plus, c'est tout ce que j'en sais. Henri dira que les Actes des Apôtres continuent... »

Yves Marché, le 27 décembre 1981

Le monde ouvrier au Japon

Je voulais simplement vous présenter le monde que je découvre avec un groupe d'ouvriers chrétiens et dans lequel ils cherchent à s'orienter pour mieux lutter contre les forces qui les abîment et abîment leurs camarades autour d'eux. Leur foi leur fait découvrir en eux le Christ qui souffre et le visage du Fils de l'Homme qu'on abîme : cela, ils l'expriment très souvent, avec leurs mots à eux. Leur joie, c'est de se retrouver, partageant, luttant avec des hommes et des femmes qui, eux non plus, n'acceptent pas comme une fatalité la condition actuelle des travailleurs.

En effet, le monde où ils vivent est un monde dur. Vus d'Europe, les ouvriers japonais ont la réputation de travailler beaucoup et d'être tout dévoués à leur entreprise. Si les hommes d'affaires américains ou européens redoutent la concurrence des Japonais sur les marchés, ils admirent leur système social où il y aurait une sorte d'accord, ou, comme on dit, de « consensus » très fort entre patrons et ouvriers pour faire tourner la machine économique sans heurts et sans conflits graves. La réalité que je découvre en partageant avec des ouvriers est très différente.

Il est vrai que les ouvriers japonais travaillent beaucoup et qu'ils ont en général le goût du travail bien fait. Il est sûr aussi qu'ils acceptent de travailler dans des conditions que des Français refuseraient. Dans les grandes entreprises (30 % des travailleurs), les ouvriers sont bien payés et

assurés, en principe, de ne pas perdre leur emploi, mais ces avantages se payent par une soumission quasi absolue : non seulement ils doivent accepter des cadences à la limite du soutenable, être prêts à tout moment à partir dans une usine à l'autre bout du pays ou même à l'étranger sans forcément pouvoir emmener leur famille, mais c'est toute leur vie qui appartient à l'entreprise. C'est, en général, dans les firmes les plus importantes comme TOYOTA (automobile) que les syndicats sont les plus faibles (en fait, des instruments entre les mains des patrons) ; les activités de l'ouvrier en dehors de l'usine, celle de sa femme et de ses enfants sont étroitement contrôlées, et on sait faire comprendre à ceux qui seraient tentés d'agir à l'encontre de « l'esprit » de l'entreprise la fragilité de leur situation. Il n'y a pas d'autre alternative : ou se soumettre ou partir. Dépressions et même suicides y sont en forte augmentation. On en est arrivé au point où de nombreux ouvriers renoncent au salaire élevé et à la sécurité de l'emploi que leur assurait la grande entreprise pour chercher un air plus respirable dans les petites.

Les 2/3 des ouvriers japonais travaillent dans de petites entreprises, dont un grand nombre n'emploient que quelques personnes et mènent une existence très précaire. Comme elles reçoivent la plupart du temps leurs commandes d'entreprises plus importantes, elles sont à la merci des fluctuations du marché. Dans les bonnes périodes, on y travaille 60 heures ou plus pendant la se-

maine ; mais, quand vient la récession, on débauche facilement et les faillites se multiplient. Il faut alors chercher autre chose. C'est ainsi qu'au pays de l'emploi à vie, il y a une immense masse très mouvante de travailleurs mal assurés du lendemain.

Au bas de l'échelle, se trouvent les femmes employées à temps partiel (2,6 millions) ou travaillant à domicile (5 millions environ) pour des entreprises du voisinage : souvent 5 ou 6 heures par jour pour une rétribution qui ne dépasse souvent pas 30 000 yens par mois (l'équivalent à Iruma, du loyer d'un F2, tout ce qu'il y a de plus simple), pratiquement sans contrat de travail et sans charges sociales pour l'entreprise... Ici, le travail de la femme mariée n'est considéré que comme un appoint au salaire du mari : il est indispensable pourtant, pour payer les frais très élevés d'éducation des enfants et, souvent, pour honorer les termes de l'emprunt contracté pour acheter la maison à crédit. Les gens sont ligotés de toutes parts, et beaucoup en ont conscience, mais que faire ?

C'est un fait que, pour qui vient de France, la contestation est peu apparente dans ce pays. La société japonaise actuelle a des côtés très séduisants : la qualité des services (sauf cas de typhon, les trains sont toujours à l'heure et il y a très peu de grèves), la sécurité ambiante (par exemple, dans les magasins et ailleurs, les gens prennent très peu de précautions contre le vol), des rapports apparemment sans heurts dans un espace surpeuplé (même si on se bouscule un peu le matin pour prendre le train), le sentiment que, des plus petits aux plus

grands, tout le monde est à sa place, faisant bien son travail ; partout un accueil à la fois discret et chaleureux pour le client dans les magasins, mais aussi quand vous avez l'occasion de demander un petit service... Ce sont là des aspects très appréciables de la vie au Japon.

Pourtant, cette face polissée, qui donne si facilement aux étrangers l'impression d'une société bien huilée que, selon les cas, on admire (enfin, une société où tout le monde, ouvriers y compris, ont le sens de l'intérêt commun), ou on abhorre (« un peuple de robots »), est en réalité habitée par des tensions extrêmement fortes et explosives le cas échéant. Il y a un point que je voudrai ici souligner plus spécialement : je crois de moins en moins à l'amour ou, plus simplement, à l'attachement des ouvriers japonais pour leur entreprise. Une chose très surprenante c'est, pour un pays aussi hautement industrialisé, le nombre extraordinairement élevé des petites et même des toutes petites entreprises et le rythme affolant auquel elles apparaissent et disparaissent. D'ailleurs, en écoutant les ouvriers parler, je me demande si la plupart ne sont pas habités par le rêve de « se mettre à leur compte », par exemple en achetant un camion, puis, si ça marche, 2, 3... Le sens de la collectivité ? Je crois plutôt qu'ils réagissent différemment de nous sur le point suivant : au Japon, quand on appartient à un groupe (famille, entreprise, syndicat, parti, église...) on obéit aux lois de ce groupe. Si on n'est pas d'accord, on quitte le groupe, si on le peut, pour fonder le sien. Lutter à l'intérieur de son groupe pour essayer de le

transformer est un comportement que les Japonais semblent avoir beaucoup de mal à adopter. Certains le font, bien sûr, mais on sent alors souvent chez eux comme un sentiment de culpabilité difficile à surmonter. La solution, c'est de faire son groupe à soi sur le modèle de ceux qui existent.

Le patronat japonais a tout intérêt à favoriser cette tendance et il ne s'en prive pas. De toutes façons, l'indépendance des petits entrepreneurs reste très limitée puisque, en fait, ils reçoivent des grandes entreprises l'essentiel de leurs commandes. Le coût de revient des pièces détachées fabriquées par un sous-traitant est beaucoup moins élevé que s'il fallait le faire à l'usine-mère. En plus, ce sont les petites entreprises qui encaissent le contre-coup des fluctuations du marché.

D'autre part, le petit entrepreneur est en général un travailleur qui trime très dur pour joindre les deux bouts, si bien que le ou les quelques ouvriers qu'il emploie ne se sen-

tent pas en situation de revendiquer par rapport à lui, si déplorables que soient les conditions de travail.

Ainsi va « l'Entreprise Japon » : ce qui pousse ici les gens à travailler souvent comme des dingues, c'est, beaucoup plus que le soi-disant amour de l'entreprise, l'esprit de compétition que tout, dès l'école, contribue à développer. Il serait trop long d'en parler aujourd'hui, mais de plus en plus de Japonais se rendent compte que l'école, en développant un Individualisme effréné (malheur à qui échoue dans la course à la bonne école qui met sur la filière, qui conduit au bon emploi !), vise à faire de leurs enfants d'abord de bons instruments du système production-consommation... Des craquements alarmants se font entendre, en particulier du côté de tous les adolescents laissés pour compte, dont beaucoup dérivent vers des bandes d'asociaux ».

Eugène Juguet, missions Etrangères